58e ANNEE (6e SÉRIE) N° 27 1er JUILLET 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Fondé en 1879 par Mgr F. PERRIOT

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

PROPERTY OF
WESTON COLLEGE LIBRARY
WESTON, MASS.

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : **R. DESVOYES**

Toutes les lettres doivent être adressées à : Monsieur le Directeur de L'AMI DU CLERGE, à Langres (Haute-Marne)

Chèques postaux : Nancy 21.88

PRIX DES ABONNEMENTS :

FRANCE et UNION FRANÇAISE
Doctrine seule. . . . . 200 fr.
Doctrine et Prédication . . . . 300 fr.

ETRANGER
Voir les conditions détaillées sur la couverture des 22 et 29 avril.

On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du **1er *Janvier*** de l'année en cours.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS-8e.

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. La science et la peur des hommes, 417. — II. Evolution de la chimie de Lavoisier à Rutherford, 419. — III. Existentialisme et Marxisme, 422. — IV. La situation religieuse en Pologne, 423. — V. En Hongrie, 426. — VI. Le coup de force de Tchécoslovaquie, 427. — VII. Brèves indications sur divers sujets, 429.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : R. P. Coulet, G. Truc, G. Thils et J. Laloup, Mgr Beaupin, 431 ; G. de Broglie, 432.

PREDICATION

Dominicales liturgiques. — XXVIII. *11e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de la grandeur de Dieu (III), 193.

Fête de l'Assomption. — La grâce de cette fête, 195.

Plans d'instructions sur le Credo. — XV. Dieu et le monde animal, 197 ; — Appendice : La création selon S. Augustin, 198.

La Sanctification de la journée. — XV. *Les Exercices de piété* (suite) : 4. La communion fréquente : les dispositions, 199.

PETIT COURRIER

Q. — Pourriez-vous me rappeler une adresse de maison fabricant des *bas ?* Je l'ai vue, mais je l'ai oubliée.

R. — *Bas.* Articles spéciaux pour ecclésiastiques et religieuses, confectionnés par *Les Petites Auxiliaires du Clergé*, Maison Bethléem, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

Echantillons sur demande.

Cette tricoterie fait vivre une jeune Congrégation qui met sa prière et son action au service du clergé.

Q. — *Nanine.* Pourriez-vous me dire d'où vient ce prénom féminin ?

R. — Déformation de *Jeanine* ou *Janine*, prénom, très à la mode ; ou de *Nadine*, déformation de Nadèje (Espérance) sur lequel voyez *Ami* 1947, p. 70 des couv.

Q. — L'*Ami*, le 27 mai 1948, a cité, dans un sermon, le Bref de Benoît XV, du 31 mai 1921, adressé à l'Association de N.-D. de la Bonne Mort. Pourriez-vous nous dire où se trouve le siège de cette Association, et si l'on peut se procurer le texte du Bref ?

R. — *L'Association de Notre-Dame de la Bonne Mort* a son siège à Tinchebray (Orne) ; elle est dirigée par les Prêtres de Sainte-Marie de Tinchebray, fondés en 1851 par le P. Ch. Dugney. L'Association a été très louée par les Papes. C'est à elle que fut adressée le Bref du 31 mai 1921. (Voir le texte dans *Acta Ap. Sedis*, 1921, p. 342-43). — Pour tous renseignements à ce sujet, écrivez au directeur de l'Association, à Tinchebray (Orne).

Dans l'*Ami* (1939, Prédication, p. 145-152), vous trouverez un magistral discours du Cal Pacelli, du 28 nov. 1937, pour le 70e anniversaire de l'Association. — Le Bref a été reproduit par la *Nouv. Rev. Théol.*, 1922, p. 35-38.

Lire dans *Prêtres diocésains* (18, rue de Varenne, Paris), « L'apostolat auprès des mourants » (mai 1948).

Q. — Pourriez-vous me dire s'il existe d'autres saints *Raymond* que Saint Raymond Nonnat et Saint Raymond de Pennafort, et notamment de plus anciens ; dans l'affirmative, pourriez-vous me donner le nom, la date de la mort, et celle de la béatification du plus ancien ?

R. — S. *Raymond* de Fitera, (1er fév. ou 16 mars), cistercien, fondateur de l'ordre militaire de Calatrava, mort vers 1163. — S. *Raymond* de Toulouse (4 ou 8 juillet), chanoine régulier de Saint-Sernin, mort en 1159. — S. *Raymond* de Barbastro (21 juin), chanoine régulier de Saint-Sernin, évêque de Barbastro, en 1104, mort en 1126, canonisé sous Innocent II, vers 1140. (Cf. *Dict. Hist. et Géogr. Ecclés.*, art. *Barbastro*, t. VI, col. 601-602).

Chan. A. MASSART, chapelain de N.-D. de Beauraing. — **La belle histoire de Beauraing, racontée aux petits... et aux grands...** — In-12 illustré de 110 p. — Bruxelles, Editions Universitaires, 1948.

Récit alerte, donnant un tableau stylisé des célèbres apparitions. Les enfants feront leurs délices de ces pages écrites pour eux.

A.-M. ROMARY. — **Vie de la Mère Cécile Kreutzberger, religieuse du Cénacle.** — In-12 de 264 p., 195 f. — Mulhouse, Editions Salvator, 1948.

Dans la biographie de cette religieuse (1859-1935) revivent les années heureuses du XIXe siècle finissant, la persécution combiste et ses suites, la résurrection qui suivit la guerre de 1914. L'œuvre extérieure la plus marquante de la Mère Cécile fut la fondation du Cénacle de Mulhouse après la libération de 1918.

Mais plus attachante encore que son activité apostolique, qui s'exerça surtout dans les retraites, fut la vie intérieure de cette âme privilégiée. Elle a gardé le silence presque complet sur l'intimité qui l'unissait à son Maître ; mais celle-ci transparaît dans la fidélité avec laquelle Mère C. sut profiter de la formation exigeante qui est donnée aux filles de saint Ignace de Loyola.

La plume féminine qui retrace cette histoire ne cherche pas à dissimuler une légitime admiration ; elle s'entend aussi à arrondir les angles qui paraîtraient trop saillants et se plaît à insister sur certaines souffrances qui souvent ne dépassent cependant pas la commune mesure.

Cet ouvrage permettra de mieux connaître la vie et l'esprit du Cénacle. Il pourra très utilement être signalé par nos confrères aux personnes qu'attirerait cet idéal de vie intérieure et de dévouement apostolique à l'ombre et avec l'appui d'un des plus grands Ordres religieux de l'Eglise.

Emile CAMMAERTS. — **Sur cette pierre...** Traduit de l'anglais par Halewyck de Heusch. — In-8 de 160 pages, 195 f. — Paris, Casterman, 1947.

L'auteur est un belge, professeur à l'Université de Londres. Son livre a été écrit en anglais, en 1946 ; il a connu en Grande-Bretagne le plus vif succès.

C'est que le sujet traité est vraiment l'un des plus essentiels et des plus passionnants. M. Cammaerts perdit un de ses fils, engagé dans l'aviation anglaise, dès le début de la guerre. Le livre raconte et sa douleur, et la manière chrétienne dont il l'a surmontée peu à peu. Ecrit au jour le jour, suivant avec sincérité les méandres des sentiments par lesquels l'auteur a passé avant de trouver le repos du cœur et surtout celui de l'esprit, cet ouvrage rempli de traits vécus et parfois d'humour, mérite d'être lu et médité par ceux et celles que la guerre a cruellement meurtris dans leurs affections. La pensée s'y déroule lentement, avec des retours sur elle-même ; elle n'en pénètre que plus efficacement dans les esprits réfléchis.

Francis JAMMES. — **Heures chrétiennes.** — In-12 de 294 p., 150 f. — Paris, Edit. La Colombe (5, rue Rousselet, 7e).

« Vierge, priez pour que mon pipeau soit juste quand il vous chante ! » demande le poète. Il faut reconnaître que sa prière est exaucée. Ainsi que le remarque le Cardinal Pacelli dans une lettre élogieuse, il est de ces poètes qui, à travers les beautés de la nature, réussissent à inspirer l'amour des beautés surnaturelles. C'est une cascade pyrénéenne, dont l'eau vivante et chantante, en tombant des hauteurs comme un pur argent en qui se mire le soleil, éveille en votre âme d'harmonieux accords dont l'écho se prolonge... en « heures chrétiennes », heures d'oraison devant *le crucifix du poète*, la *divine douleur*, heures inspirées du *rosaire au soleil*, de l'Evangile (« *Ma fille Bernadette* »), de la beauté féconde de la vocation sacerdotale et missionnaire. (*Monsieur le curé d'Ozeron* et *Lavigerie*), des sacrifices de la guerre. La collection « Idées et christianisme », a fait un choix heureux qui fera aimer le poète des *Géorgiques chrétiennes*.

Ce n'est qu'un au revoir... **Huguette Courcier, Jiciste (1920-1944).** — Brochure de 70 p. — Paris, Lethielleux, 1948.

Une âme toute de droiture et de charité rayonnante dont les traits dominants sont l'amour des siens — et les siens sont tous ses frères dans le Christ — et la passion de l'apostolat. Son père, son frère, ses meilleures amies de la J. I. C. disent à l'envi la beauté de cette âme qui portait sa lampe allumée pour l'arrivée de l'Epoux... Née à Troyes, elle vécut sa vie d'apôtre à Caen où elle mourut en 1944.

Raoul PLUS, S. J. — **Quelques vertus rares.** — In-12 de 152 p., 110 f. — Paris, Spes, 1948.

Ces vertus sont des vertus naturelles. Quoi de plus relatif à une vie humaine bien ordonnée que savoir remercier, aimer à se recueillir, bien user du temps, avoir l'esprit de mesure, être courageux pour dominer l'adversité ou pour la supporter, accepter de réparer « au lieu et place des autres », avoir pitié des endoloris ?...

Sans doute. Mais le R. P. Plus les a considérées, ces vertus humaines, du point de vue surnaturel et nous dit ce qu'elles doivent chez un chrétien qui aime Dieu par dessus tout et qui veut grandir sans cesse dans cet amour.

Et il en parle à sa manière directe et profonde, appuyée sur des citations et des exemples nombreux et cependant toujours si personnelle. Lecture intéressante, qui deviendra vite une « lecture spirituelle », et finira, à bien des pages, par tourner à l'oraison.

Elles seront utiles à tous, et surtout aux jeunes.

Chan. Elie MAIRE. — **La vie secrète de Jeanne d'Arc.** — In-12 de 128 p., avec couv. illustrée, 128 f. — Edit. « La Colombe », 5, rue Rousselet, Paris-7e, 1948.

Cet ouvrage inaugure magnifiquement la collection « Ferveur », dont M. Maire a pris la direction.

Le secret de Jeanne d'Arc... M. M. sait qu'elle tient de ses *Voix* sa mission ; mais son regard veut pénétrer plus loin : d'où lui venait cette qualité d'âme qui lui permit de ne pas faiblir sous un tel poids et de garder, dans sa vie de guerrière, de diplomate, de martyre, une telle aisance jointe à une telle humilité ?

De l'Hostie, répond M. M. ; et dans un triptyque émouvant, basé sur l'histoire, mais écrit par une âme de poète, il nous montre Jeanne vivant de l'Eucharistie à Domremy, sur les routes de France, à Rouen.

La beauté du sujet, la perfection de la forme, l'émotion contenue de l'auteur donnent au lecteur la certitude d'avoir atteint au plus intime d'une des plus belles âmes que la France ait donnée à l'Eglise et au Ciel.

J. LEPINTRE, S. J. — **Petit Louis dans la tourmente.** — In-12 de 78 p. — Toulouse, Apostolat de la Prière.

« Petit Louis » n'a jamais existé, sans doute, mais ce détail importera peu aux garçonnets de dix à douze ans, qui liront avec un intérêt passionné le récit de ses aventures. Ils verront comment ce jeune Parisien, entraîné dans le lamentable exode de 1940, s'adjoint à un groupe de bons camarades qui exercent l'un sur l'autre une salutaire influence. Ils apprendront de lui comment on utilise agréablement et avec profit le temps des vacances et à sa suite ils s'orienteront vers le mouvement de la J. O. C., dont ils auront pu déjà par avance discerner les bienfaits.

58e ANNEE (6e SÉRIE) Nº 27 1er JUILLET 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La Science et la Peur des hommes. — II. Evolution de la Chimie de Lavoisier à Rutherford. — III. Existentialisme et marxisme. — IV. La situation religieuse en Pologne. — V. En Hongrie. — VI. Le coup de force de Tchécoslovaquie. — VII. Brèves indications sur divers sujets.

I

La lecture des Revues laisse une impression que nos lecteurs ont déjà pu dégager dans la plupart de ces modestes Causeries, mais tout spécialement dans la dernière : l'impression d'une sorte de tremblement de l'humanité en face de son destin immédiat. A maintes reprises, nous avons répété cette formule banale, à force d'être entendue : *Où allons-nous ?* Cette impression, au lieu de s'atténuer, ne cesse de grandir. Déjà, certaines conclusions philosophiques de la plus haute importance peuvent en être déduites. Nous ne sommes pas, ici, « des saules pleureurs ». Nul ne pourra jamais nous enlever cette vertu divine qui se nomme l'espérance et qui est sœur de la foi et de la charité. Les découvertes de la science peuvent bien étonner et effrayer les hommes, elles ne touchent en rien à nos certitudes victorieuses et éternelles. Les promesses de Jésus-Christ sont hors d'atteinte. Ni la bombe atomique, ni les V-2, ni aucun autre engin connu ou inconnu ne peuvent nous les ravir...

Cela dit, donnons, d'après nos revues, un aperçu de ce qui se rapporte et se discute aujourd'hui, dans les milieux informés, et en dehors du monde politique où l'on se cramponne absurdement aux oripeaux d'idéologies dépassées et périmées. Que disent les hommes de science et que pensent ceux qui prêtent l'oreille à leurs propos ?

Il s'est tenu, à Paris, du 11 au 18 avril, une *Semaine des Intellectuels catholiques*. Il nous plaît fort de constater que nos maîtres catholiques ne reculent pas devant les problèmes les plus actuels et les plus formidables. Les *Etudes* de mai 1948 précisent dans les termes suivants la question qui se posait devant les congressistes :

« Nous sommes en un siècle où la puissance illimitée que l'homme acquiert sur le Cosmos devient un danger pour l'homme : les progrès incoercibles de la connaissance déclenchent des déterminismes qui attentent à la liberté, ravalent des êtres de chair et de sang au rang de machines et semblent capables de détruire l'univers. Un problème nouveau se pose : celui du retentissement sur l'homme des forces que met en branle son savoir. Est-il possible à l'intelligence de n'être pas aussi amour ? Celui qui sait peut-il n'avoir pas reçu la blessure par laquelle le cœur est ouvert ? »

Hélas ! s'il s'agit de pure possibilité, comment douter que le savoir ne soit pas toujours charité ?

Inquiétude fondamentale. C'est tout le drame d'aujourd'hui. A y bien regarder, ce fut le drame de tous les siècles. Désaccord entre l'intelligence et le cœur, opposition forcenée entre la raison et la révélation, entre la science et la foi, n'est-ce point précisément l'histoire de ces derniers siècles ? Mais aujourd'hui, cela devient plus grave que jamais. Le *Progrès*, dont tant d'hommes ont fait leur dieu, nous a conduits au bord du gouffre béant. Tel est le fait d'où doit sortir une réflexion philosophique.

Le public l'avait compris. Il a assiégé les portes du Congrès des Intellectuels catholiques.

« Dès le premier soir, la salle des Actes de l'Institut catholique, où présidait M. Paul Claudel, entouré de Mgr Blanchet et de M. Robert Schuman, président du Conseil, s'avéra incapable de contenir les auditeurs. Deux fois, il fallut émigrer dans des enceintes plus vastes : à l'Aéro-Club, puis au Palais de la Mutualité. »

Mais le « clou » des débats fut l'exposé que présidait M. le duc de Broglie, l'un de maîtres de la physique nucléaire, et qui avait pour titre : *La Science et la grande Peur des hommes.* L'affluence en effet y fut telle qu'il devint nécessaire de répéter la discussion la semaine suivante, pour ceux qui n'avaient pu être admis.

Quant à la conclusion que j'ai appelée philosophique de la Semaine entière, elle fut tirée magistralement par M. le professeur Romano Guardini. Son propos fut moins un discours qu'une sorte de méditation à voix haute. On y sentait une expérience personnelle profonde, mais si saisissante qu'elle allait toucher chaque auditeur au plus intime de lui-même. Les *Etudes* résument ce discours en quelques lignes, qui sont à retenir et à méditer :

« Après une description phénoménologique de la guerre à travers les âges, Romano Guardini élargit audacieusement le problème : la guerre qui se règle par les armes n'est qu'une « forme explosive » d'un phénomène plus général encore : *l'autodestruction de l'homme par le déchaînement de son appétit de puissance.* Le conférencier entreprend une critique de notre civilisation contemporaine, [critique] qui se tient à égale distance des condamnations simplistes portées volontiers de nos jours contre la science « prométhéenne » et d'un optimisme béat. Le devoir de l'intellectuel catholique est de prendre hardiment aujourd'hui la nouvelle mesure de l'homme, image de Dieu créateur, et dont la tâche est de créer. Mais il doit en même temps regarder en face les responsabilités qu'il assume et les dangers qui le menacent. *« Il est temps de renverser le dogme de la sécurité du progrès.* » Dans la mesure où l'homme prend en charge la conduite de son propre destin, *« son existence entre*

dans une zone de danger extrême. » Hier encore, le but de l'effort humain paraissait être la domination de la nature ; « *demain, ce doit être la domination de son propre pouvoir.* »

Il ne faut rien laisser perdre de cet abrégé substantiel dont nous avons souligné les phrases les plus essentielles.

Autodestruction de l'homme, mais cela remonte à l'histoire d'Abel et de Caïn ! Tous les textes bibliques pourraient venir témoigner ici de cette rage de destruction de l'homme par soi-même. Et le péché ? qu'est-il autre chose ?

Racine : l'orgueil. Parce que l'homme veut affirmer sa puissance, et dans la mesure où il veut l'affirmer, il se détruit lui-même ! La guerre n'est qu'une autodestruction en grand, comme si on avait peur de ne pas aller assez vite. Mais à mesure aussi que la puissance de l'homme s'est agrandie par le savoir, la puissance d'autodestruction a crû du même coup. Quand nous dénoncions le « Progrès » devenu l'idole de notre monde impie, on nous traitait d'obscurantistes. Nous voici à un « tournant » authentique de l'histoire des idées. Ce tournant, Romano Guardini l'a indiqué : « Il est temps de renverser le dogme de la sécurité du progrès. » Il est temps d'apprendre à l'homme non plus seulement à dominer la nature, mais à se dominer soi-même ! Le malheur de notre temps est que le progrès scientifique a correspondu à une régression religieuse qui ne pouvait avoir d'autre résultat que la régression morale. C'est le mot déjà cité du Dr Lavalée :

« Par le savoir, nous sommes devenus des demi-dieux, par les mœurs nous avons rejoint les barbares. C'est une situation intenable d'être écartelés de la sorte. »

Que nous sommes loin, avec ces constatations frappantes et irréfutables, de la doctrine de Marx : « *La religion est l'opium du peuple.* » Il est vrai que Marx partait justement du principe optimiste que *le progrès ne peut être que bienfaisant.* Et l'on comprend qu'il se soit alors dressé contre la religion, qui, selon lui, en faisant de l'homme un être satisfait de son sort, si dur qu'il pût être, à la condition que la voie du ciel lui restât ouverte, l'empêchait de s'appliquer à cette technique destinée, dans sa pensée, à construire le paradis sur la terre. Si l'on fait attention par contre au contexte dans lequel « la religion, opium du peuple », a été introduite par Marx, on s'aperçoit qu'au nom même du marxisme, il faudrait se tourner de nouveau vers la religion. Admettons un instant, en effet, que le triomphe de la « technique », au lieu de construire un paradis sur la terre, rende les hommes plus malheureux que jamais et fasse de la planète Terre un séjour inhabitable, alors ne conviendra-t-il pas de se souvenir de ces lignes de Marx, juste avant le mot : « Elle est l'opium du peuple » :

« *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme est l'esprit d'une civilisation dont on a exclu l'esprit.* »

Et que dirons-nous de cette conclusion de Marx :

« L'abolition de la religion, en tant que bonheur illusoire du peuple, telle est l'exigence de son véritable bonheur. »

Si l'on constate que ce « véritable bonheur », poursuivi par Marx par le progrès et par la technique moderne, est justement ce « bonheur illusoire » qu'il dénonce, alors de quel droit empêcher des âmes immortelles de ne plus espérer en un autre bonheur qu'en celui que Jésus-Christ a promis à la foi et à l'amour ?

Nous trouverions les mêmes constatations, — tant ces problèmes sont à l'ordre du jour, — dans ces *Journées de Troussures* (aux environs de Beauvais), dont le même numéro des *Etudes* nous entretient et qui avaient pris pour thème : « *La Technique et l'Homme* ». Pourquoi le choix de ce sujet ? Toujours pour la même raison : la conscience d'un danger. On sait que R. Burnand a publié un livre, qui a été traduit en français et préfacé, dans la traduction, par Léon Blum, avec ce titre : *l'Ere des Organisateurs.* Dans sa préface, Léon Blum constate avec humour qu'on a sûrement voulu lui jouer un tour, en lui demandant de présenter au lecteur un tel livre. Burnand en effet affirme hautement que le marxisme est totalement dépassé, que les événements ont démenti les prévisions de son auteur, que l'humanité n'a pas du tout évolué dans le sens annoncé par Karl Marx, et que, demain, les sociétés humaines devront leur bonheur non pas au socialisme, mais à la technique, non pas à la politique, mais à l'organisation.

Et Léon Blum de protester contre cette affirmation et contre la prétendue primauté de la Technique. Pour des raisons tout autres que les siennes, nous sommes de son avis. Non, la Technique seule ne fera pas le bonheur de l'homme, et notre raison à nous est la suivante : l'homme est trop grand pour que, quoi que ce soit de créé, même avec l'aide de la Technique, puisse apaiser l'immensité de ses désirs. On ne renversera jamais la parole de S. Augustin :

« Vous nous avez faits pour Vous, Seigneur, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il soit fixé en Vous ! »

A Troussures on a discuté de ces problèmes durant trois jours. Les *Etudes* relèvent cette impression générale :

« Une menace, qui ne vient ni de l'Est ni de l'Ouest, guette l'homme de notre temps. L'apprenti sorcier que nous sommes a déchaîné des forces dont il n'est plus le maître. Communisme et américanisme se rencontrent dans un risque d'oppression identique au fond : l'oppression des techniques. Pour avoir le droit de conquérir le monde, l'homme moderne est en train de perdre son âme. Cette angoisse d'êtres menacés transparaissait au cours de ces trois jours d'échanges de vues. »

A Troussures se rencontraient surtout des techniciens, industriels, économistes et médecins. Et tous avaient le même sentiment : d'avoir partie liée avec le monde envahissant de la technique, d'être de plus en plus asservis par le « métier », par la « mécanique » de la vie, sous le règne de la technique ! Presque tous les rapports présentés aux Journées furent dirigés... contre le dirigisme. C'est que le dirigisme aujourd'hui est partout : *dirigisme biologique* qui prétend fixer l'avenir de l'humanité par des méthodes eugéniques, par l'insémination artificielle et par la détermination du sexe de l'enfant à venir ; *dirigisme psychologique,* forçant le mystère de la conscience ; *technique de la propagande,* si chère aux partis politiques et se réduisant, selon un mot de Tchakhotine, repris par Joseph Folliet, à un art du « viol des foules » ; *standardi-*

sation du travail, ramenant toute la partie inventive et effective de l'usine à un travail de bureau, tandis que l'ouvrier n'est plus qu'un rouage ajouté à ceux de la machine ; *dirigisme économique* et *dirigisme politique*, ne laissant presque plus de place à la liberté individuelle et à l'initiative privée.

A vrai dire, il y a dans tous ces dirigismes, des aspects inévitables et même bienfaisants. Mais il y a d'une part de graves abus et d'autre part de grands périls. De ces périls, le plus redoutable est la perte de la personnalité, et là encore, il n'y a de salut que dans une envolée de l'âme vers Dieu. Dans un monde dominé par la technique, le choix ne sera qu'entre un esclavage désespéré et une spiritualité éclairée et intensive.

« Cet envahissement des techniques, cette prise en mains du monde acheminent l'homme vers la découverte de son vrai visage et de son vrai destin. »

Aux techniques de la matière, il superposera la technique de l'esprit. Il subordonnera sa personnalité aux exigences d'une communion divine :

« La *Communauté* où s'engage la liberté du chrétien c'est une communauté animée par l'Esprit, et où, de ce fait, nulle autorité ne peut se muer en tyrannie. La cohésion des hommes, fruit de la technique, est la voie vers la Communion dans l'Esprit. Avec la rupture des barrières, avec la contrainte et la nécessité qui, surgissant d'ici-bas, brise les individualismes, c'est la possibilité d'une communauté plus large qui nous est offerte. Comme l'a souligné le P. Chenu, présentant les conclusions des Journées, les techniques ont barre sur les structures sociales du passé. Elles ouvrent la voie vers une plus large accession de tous à une communion effective. »

Ainsi, à chaque étape de sa marche en avant, l'humanité voit de nouveaux problèmes se dresser devant elle, et, comme par enchantement, elle voit aussi, de l'Evangile immortel, jaillir des solutions d'amour et de joie surnaturelle.

II

Si maintenant nous voulons serrer de plus près les questions soulevées par le progrès des sciences, nous ne saurions nous mettre à meilleure école qu'à celle du duc de Broglie, qui, dans un langage simple et accessible à tous, réussit, sous le titre « *De Lavoisier à lord Rutherford* », à nous faire mesurer, dans *la Revue* du 1er mai 1948, le chemin parcouru depuis un siècle et demi, par la science humaine.

« Les hommes de la génération qui atteint aujourd'hui la soixantaine, écrit-il, ont vu bien des bouleversements au cours de leur existence et reconnaissent difficilement, dans le mouvement actuel, l'univers de leur jeunesse. »

Rappelons les notions un peu effacées sans doute mais persistantes que nous avons conservées de nos modestes études de physique et de chimie, au temps de notre jeunesse scolaire.

On nous a appris alors que

« la chimie était encore un chaos de recettes disparates et d'hypothèses étranges quand, à la fin du XVIIIe siècle, des savants illustres comme Cavendish, Priestley, Scheele et surtout Lavoisier jetèrent les bases solides sur lesquelles vint s'asseoir, pour plus d'un siècle, la chimie classique. »

De cette chimie classique, nous avons retenu au moins les deux grands principes qui en exprimaient les lois regardées comme les plus sûres et les plus intangibles. Premier principe : il existe, dans la nature, une série de *corps simples*, qui sont des éléments chimiques, irréductibles les uns aux autres, et dont les combinaisons ou les mélanges expliquent tout l'univers matériel. Second principe : les quantité de matière qui entrent dans ces mélanges ou combinaisons sont permanentes, ce qui se traduit, en d'autres termes, par la formule célèbre : *rien ne se crée, rien ne se perd.*

La plupart d'entre nous en sont restés à ces certitudes. Cela paraissait acquis pour toujours. On se plaisait même volontiers, dans le camp que nous appellerions « scientiste », à opposer le caractère absolu et définitif des lois scientifiques à la relativité et à l'inconsistance des systèmes philosophiques et théologiques ! Adhérer à la certitude de ces lois, c'était faire preuve d'un *esprit positif*, en contraste frappant avec l'esprit métaphysique et théologique des siècles antérieurs.

Or, voilà que les découvertes modernes ébranlent et même démolissent ces acquisitions qui se croyaient définitives !

« On aurait bien étonné, écrit le duc de Broglie, les chimistes les plus éminents du siècle dernier, en leur disant que ces principes étaient, en réalité, tous les deux faux et que, précisément, c'était la fausseté du premier qui entraînerait l'inexactitude du second. »

Si l'on date de 1775 — époque des travaux fameux de Lavoisier — la découverte des notions résumées ci-dessus, on s'aperçoit que ces notions auront prévalu environ 150 ans.

Durant ce siècle et demi, la chimie connut un développement immense, non seulement dans le domaine de la théorie pure, mais aussi et peut-être surtout, dans celui de l'application pratique. Le monde se couvrit de laboratoires et d'usines. Dans les laboratoires on continua d'édifier la chimie classique, et dans les usines furent mises en marche toutes les industries modernes. Un pas très important fut franchi quand, avec Berthelot, on put faire entrer la chimie organique elle-même dans le domaine de la chimie minérale, grâce à la synthèse directe des principaux composés extraits des êtres vivants. On ne réussit pas, sans doute, à produire *la vie*, mais on crut entrevoir et on se hâta de prédire le jour où le secret de la vie serait lui-même soumis à la volonté du savant.

Tout tendait, durant ce temps-là, à confirmer les principes de Lavoisier. La liste des corps simples s'allongeait régulièrement. Vers 1870, le célèbre chimiste russe, Mendéléef, élève de Wurtz, à Paris, découvrit la fameuse *Loi périodique des éléments chimiques*, titre d'un ouvrage qu'il publia en 1879. Il y montrait que l'on pouvait ranger les corps simples, appelés « éléments », dans un ordre où leurs propriétés se reproduisaient d'une manière périodique. Il suivait de là que les corps simples se répartissaient, pour ainsi dire, en *familles*. C'est le cas, par exemple, du lithium, sodium, potassium, cuivre, rubidium, argent, cæsium, erbium, or, et d'un élément inconnu, que la table laisse en blanc.

Cette parenté des corps simples n'ébranla cependant pas la croyance au caractère irréductible de ces corps, les uns par rapport aux autres. Mais, la table de Mendéléef présentait des cases vides, à la façon des grilles de mots croisés. Cela laissait prévoir des découvertes de corps simples, qui vien-

draient se placer dans les séries incomplètes. On pouvait même annoncer d'avance ce que seraient les spectres lumineux de ces corps inconnus ! De fait, d'année en année, les cases en vinrent à se remplir, l'une après l'autre, et les corps nouveaux répondaient exactement à ce que l'on avait prévu qu'ils seraient. Lorsque le chimiste anglais Moseley, en 1913, établit la parenté et la communauté de structure de tous ces corps simples, on ne connaissait encore que 64 éléments et cela mettait en évidence 24 lacunes ou cases vides. Cela aurait fait un total de 88 corps simples. On comprendra les progrès accomplis dans ce domaine, en lisant cette phrase du duc de Broglie :

« Aujourd'hui toutes les cases sont remplies et l'on a pu les prolonger presque jusqu'à la centième. »

Cependant, ce ne sont pas ces découvertes de nouveaux corps qui constituent l'aspect le plus intéressant et le plus révolutionnaire de la science actuelle.

Pendant que l'on découvrait les corps simples et qu'on les rangeait par familles, on discutait aussi sur leur structure intime et la *théorie atomique* remplaçait celles des « équivalents ». Cependant, autour de 1880, la chimie se considérait comme achevée dans ses grandes lignes et ne pouvant plus progresser que par les détails. Et c'est vers cette époque que commençaient les études qui allaient aboutir en moins d'un demi-siècle, à un renversement de la situation. Le fait nouveau, révolutionnaire, ce fut celui de la *radioactivité*, découvert par Henri Becquerel, et publié par lui en 1896, sous ce titre : *Découverte des radiations invisibles émises par l'uranium et des phénomènes produits par ces radiations*. Henri Becquerel appartenait à une famille où, de père en fils, on pratiquait l'étude de la physique. Antoine-César Becquerel, de Châtillon-sur-Loing (Loiret), et mort à Paris, en 1878, avait été l'ancêtre. Son second fils, Edmond, né et mort à Paris, 1820-1891, fut aussi un physicien remarquable. Et Henri, son fils, obtint, en 1903, le fameux prix Nobel, avec les époux Curie, pour ses travaux sur la radioactivité. La tradition de la famille se poursuit aujourd'hui avec le physicien Jean Becquerel, fil d'Henri.

Tour à tour, de nouvelles trouvailles donnèrent aux savants à la fois des explications pour des phénomènes jusque-là mystérieux et des bases de départ pour des techniques inédites : les rayons X, les électrons, les phénomènes enfin éclaircis de la conductibilité électrique et de la décharge dans les gaz, la télégraphie sans fil, la radioactivité étudiée dans de nouveaux corps, l'action du magnétisme sur les raies spectrales, la doctrine d'Einstein sur la relativité, celle de Planck sur les *quanta* de lumière, autant de routes pittoresques, se croisant, se séparant pour se rejoindre de nouveau, et ouvrant constamment des perspectives inattendues.

Les noms d'Henri Becquerel, Pierre et Marie Curie sont ceux de précurseurs de génie, dans cette marche triomphale de la science.

Mais déjà le principe de Lavoisier de l'immutabilité des corps simples subissait une première atteinte. C'est que les transformations successives, se succédant au cours de l'évolution des corps radioactifs, présentent deux caractères nouveaux pour nous. D'une part, elles dégagent de l'énergie dans des proportions formidables, qu'on peut estimer à au moins un million de fois plus considérable que les réactions chimiques ordinaires. Et d'autre part, dans les cascades successives de leur désintégration, elles laissent apparaître des corps tantôt déjà connus et classés dans la table de Mendéléef, tantôt inconnus mais correspondant à l'une ou l'autre des cases vides de cette table.

L'étude des corps radio-actifs naturels, tels que l'uranium, le thorium, le radium, aboutit à une conclusion importante, à savoir que certains corps sont formés d'atomes instables, mais dont la durée de désintégration s'est trouvée plus longue que celle de l'univers depuis sa création, sans quoi cette désintégration n'aurait pu être observée par nous, tout comme un astre éteint avant notre existence actuelle ne peut être repéré dans le ciel où peut-être il brilla jadis !

Si cette conclusion est juste, il faut s'attendre à ce que l'on puisse, dans nos laboratoires, reconstruire des corps simples, radio-actifs, dont la durée de désintégration aurait été plus courte que le temps écoulé depuis la création. Eh bien ! nous sommes arrivés en effet à recréer ces types d'atomes.

« Il faut, pour cela, dit le duc de Broglie, mettre en jeu des énergies individuelles plusieurs millions de fois plus grandes que celles qui correspondent aux réactions de la chimie classique et ces énergies, nous les trouvons soit dans les projectiles lancés par les corps radio-actifs naturels, soit chez ceux que nous savons produire artificiellement, en accélérant dans des champs électriques convenables des particules chargées : le cyclotron est le plus connu des appareils qui parviennent à ces résultats. »

Ici, prolongeons légèrement ces lignes, par quelques détails que nous n'empruntons pas à l'article si intéressant du duc de Broglie, mais qui permettront de mesurer les résultats obtenus, ou du moins quelques-uns d'entre eux.

On a construit aux Etats-Unis des cyclotrons de plus en plus puissants. La *Croix* du 27 avril 1948, donnait les précisions chiffrées que voici :

Le cyclotron que l'on prépare pour l'Université de Columbia sera un aimant de 2.300 tonnes, autour duquel s'enrouleront 150 tonnes de fil de cuivre, et qui sera magnétisé par des courants de 15 kilowatts. On espère qu'il fournira une énergie de 400 millions d'électrons-volts, que l'on pourra projeter sur d'autres atomes, à des vitesses prodigieuses, pour les décomposer. Les pôles de ce cyclotron sont formés de plaques d'acier de 4 mètres 32 de large et de 1 mètre 52 d'épaisseur. Le champ magnétique entre les deux pôles sera de 40,64.

« Les savants de Columbia, ajoute l'article cité, espèrent découvrir, en photographiant le choc des atomes, quelle est la puissance qui maintient liés les éléments des atomes, mais cette machine pourrait aussi révéler des faits à peine imaginables à l'heure actuelle. »

Comme on le voit, on est en plein inconnu, et l'escalade devient passionnante. Pour se faire une idée des résultats déjà obtenus, il faut revenir à la table de Mendéléef rappelée plus haut. On a réussi, avons-nous dit, à combler la plupart des cases vides de cette table, et on a ainsi expliqué pourquoi il existe des cases vides : ce sont celles de corps dont la désintégration était plus courte que l'âge actuel de l'univers et même de la terre. L'élément 85 de la table de Mendéléef, l'astatine, et l'élément 87,

le francium, que l'on vient d'identifier en les recréant dans nos laboratoires, ne pouvaient plus être trouvés dans la nature, parce que leur radioactivité les tuait. Un corps émet des particules *alpha,* dans la radio-activité. Quand il n'en émet plus, il se stabilise, mais alors, il est devenu autre. On a pu calculer que le *neptunium* — un de ces corps nouveaux, dont les dictionnaires ne donnent pas encore le nom — met 2 millions d'années à perdre la moitié de sa masse, ce que les physiciens américains appellent sa « demi-vie — *half-life* ». Au bout de deux autres millions d'années, le neptunium restant a perdu de nouveau la moitié de sa masse, et ainsi de suite, jusqu'à disparition totale de toute la famille neptunium, très bien étudiée par le professeur Glenn T. Seaborg, de l'université de Berkeley, en Californie. Cette famille, qui a sa place dans la table de Mendéléef continuée, ne peut plus être reproduite que dans les piles atomiques modernes ou les cyclotrons. Mais maintenant, on a deux millions d'années devant soi — si la terre n'est pas détruite auparavant — pour étudier ces corps recréés par l'homme !

C'est le neptunium qui au cours de son évolution, est devenu d'abord le thorium — élément 90 de la table, puis actinium, francium, astatine, polonium, et finalement un élément inerte, le bismuth. Mais grâce au cyclotron, on vient de découvrir que le neptunium lui-même dérivait d'un ancêtre fort instable, qu'on a surnommé americium 241. Cet infortuné grand-père de toute la famille neptunium n'a qu'une durée ou demi-vie de 500 ans, ce qui explique que la nature ne le possède plus depuis très longtemps.

Revenons maintenant à l'article du duc de Broglie. Il indique ce que fut la part du grand physicien anglais, Ernest Rutherford, dans toutes ces découvertes, dont l'allure va s'accélérant aujourd'hui, de plus en plus. Ernest Rutherford naquit à Nelson (Nouvelle-Zélande) en 1871. Professeur à Manchester, puis à Cambridge, il écrivit sur la radio-activité, dès 1904 et obtint le prix Nobel en 1908. Quand il mourut en 1937, la pairie était venue couronner ses travaux et sa célébrité universelle. Bien anglais dans ses méthodes, il comprit que le problème central, dans la théorie atomique, était d'imaginer un modèle d'atome qui permettrait de suivre l'évolution de tous les phénomènes d'ordre atomique, et par conséquent la radio-activité. Naturellement, il ne pouvait procéder que par images assez grossières de la réalité, ou si l'on veut par hypothèses schématiques. Mais d'hypothèse en hypothèse, de schéma en schéma, il parvint à démontrer que tous les atomes possèdent un noyau, qu'autour de ce noyau gravitent des électrons, mais que c'est le noyau qui contient toutes les propriétés des corps. Il s'ensuivait que les lois de Lavoisier sur l'immutabilité des corps simples ne reposaient que sur ce fait très simple, que nos moyens d'action s'arrêteraient en face du noyau atomique. Mais le jour où l'on pourrait « désintégrer » ce noyau, l'intangibilité des corps simples ne serait plus qu'un souvenir.

Partant de ces idées, Rutherford s'attacha à attaquer le noyau atomique.

C'est du succès de ses efforts que l'on devrait, en toute justice, dater la nouvelle ère : l'ère atomique. A quelle date ? Ecoutons le duc de Broglie :

« En 1919, enfin, dit-il, Rutherford, dans une expérience mémorable, qui est vraiment le point de départ de tout ce mouvement de la science, parvint, en bombardant, par des noyaux d'hélium, des atomes d'azote, à obtenir des noyaux d'hydrogène. Répétée dans de nombreux laboratoires et toujours confirmée, cette expérience fut suivie de beaucoup d'autres, qui conduisirent à des résultats analogues, non plus seulement pour l'azote, mais pour la plupart des autres éléments. C'est par centaines que l'on peut aujourd'hui dénombrer les « réactions nucléaires » qui permettent de réaliser artificiellement les transmutations les plus variées. »

Un tel fait consacre le renversement de toute la chimie classique. Les corps simple ne sont plus immuables. Le vieux rêve des alchimistes est devenu réalité... mais, il est vrai, à un prix de revient qui ne rend pas la chose « rentable ». Il n'en est pas moins vrai que la première loi de Lavoisier n'est plus qu'une expression de notre impuissance de naguère en face des noyaux atomiques. Et la seconde loi, celle de la permanence des poids, disparaît, à son tour.

« Car, dit le duc de Broglie, les énergies mises en jeu sont assez considérables pour démontrer qu'elles sont pesantes, comme le veut la relativité d'Einstein ; il peut donc y avoir perte ou gain sensibles de poids dans ces réactions particulières. »

Notez bien que cela ne veut pas dire qu'il y ait création, ni anéantissement. Le principe : rien ne se crée, rien ne se perd, demeure valable, philosophiquement. Mais pour nos calculs, il y a de l'énergie, donc du poids, qui apparaît ou disparaît, dans nos réactions physiques nucléaires, sans que nous puissions en rendre compte.

Le duc de Broglie ne craint pas d'ajouter ceci où nous avons peine à le suivre, au moins jusqu'à nouvel ordre :

« Peut-être un jour trouvera-t-on aussi que les expériences de Pasteur sur l'impossibilité des générations spontanées ne sont plus rigoureuses, quand on descend dans un domaine infiniment petit où, déjà, l'on commence à pénétrer et que le fondateur de la microbiologie ne pouvait atteindre à son époque. »

Cela signifierait-il que l'on s'attend à ce que les physiciens nucléaires puissent un jour produire *de la vie ?* Voilà qui serait formidable, pour employer l'adjectif à la mode et que les progrès de la science nous contraignent d'adopter !

Rutherford avait prévu que le jour où, au lieu de provoquer la transmutation atome par atome, on s'attaquerait à une masse atomique quelconque, on obtiendrait un dégagement d'énergie telle que les explosifs jusque-là connus ne seraient plus que des jeux d'enfants. Toutefois, il est mort sans se douter que cette possibilité fût proche de sa réalisation.

« Deux ans à peine après sa mort, elle devait cependant se réaliser, écrit le duc de Broglie, en posant tous les graves problèmes dont les conséquences viennent aujourd'hui lourdement peser sur les relations internationales. »

Mais justement, ce danger de la bombe et des autres engins atomiques, est la preuve que la structure actuelle des idéologies, dans l'univers, est dépassée.

Il faut aller au-delà du marxisme, du communisme, du capitalisme, et même du nationalisme, pour fonder la fraternité humaine, si l'on veut :

1° éviter des catastrophes effroyables ; 2° utiliser pour le bien des hommes les découvertes étonnantes qui sont déjà faites et qui restent à faire.

Je dis bien : « qui restent à faire », car ne nous y trompons pas : les savants sont lancés dans une voie où rien ne peut les arrêter et où, en réalité nul ne devrait désirer de les arrêter, à condition que l'humanité, derrière eux se soumette à un ordre rationnel, *qui ne peut être que l'ordre chrétien.*

Voici les prévisions du duc de Broglie, en ce qui regarde les découvertes futures :

« A quel avenir la nouvelle science des transmutations semble-t-elle être destinée ? Elle aura vraisemblablement un développement aussi considérable que celui de la chimie de Lavoisier, au siècle dernier, mais peut-être dans des voies un peu différentes. L'activité est très grande parmi les savants et les techniciens, qui se sont en grand nombre portés de ce côté ; il faut s'attendre encore à beaucoup de découvertes nouvelles, peut-être d'un caractère inattendu. On peut dire que la chimie des noyaux atomiques correspond à des températures beaucoup plus élevées que celle de la surface du soleil — qui est sauf erreur d'environ 6.000° —. Les rayons cosmiques, sans mettre à notre disposition par eux-mêmes des énergies totales comparables à celles de la bombe atomique, apportent cependant des moyens d'étude dont la science expérimentale a déjà largement tiré parti. Des appareils monstrueux sont en construction, qui doivent permettre de reproduire au laboratoire des phénomènes du même ordre. »

Et j'arrête un instant cette citation, pour attirer l'attention sur cette phrase incroyable à qui n'est pas de la partie :

« Le jour approche peut-être où l'homme pourra créer de la matière, en condensant de l'énergie et aborder ainsi les mystères de la formation des mondes. »

Il reste cependant que l'unique problème pour le commun des mortels est le suivant : « L'homme devenu le maître de la nature, sera-t-il le maître de son cœur ? » Et comment le serait-il, s'il ne l'incline pas devant le Maître unique : devant *Dieu?* « Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer ». Jamais il n'a été plus nécessaire de redire cet axiome. Les savants y pensent-ils ? Le duc de Broglie essaie de nous rassurer sur ce point :

« Les savants de diverses nations, qui ont célébré, il y a quelques mois, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le dixième anniversaire de la mort de lord Rutherford, connaissent les dangers et les promesses du nouveau domaine qu'ils explorent. Ils en sentent la grandeur et ne méconnaissent pas les responsabilités des physiciens futurs. »

Oui, mais il y a les politiciens ! C'est à eux qu'il faut redire : *Et nunc erudimini !*

III

Ce qui nous donne le plus de crainte, pour l'avenir, ce ne sont donc pas les progrès de la science, mais bien plutôt l'esprit rétrograde des adversaires de l'Idée de Dieu. Ils sont incapables de comprendre ce qui se passe sous leurs yeux. La simple pensée de voir l'école publique et les institutions d'Etat s'inspirer de l'Evangile et reconnaître les droits souverains du Créateur sur l'homme les met hors d'eux-mêmes. On les a vus récemment refuser aux mineurs catholiques le droit d'avoir des écoles libres pour leurs enfants, dans les conditions que leur avaient accordées les houillères privées. Plus de justice, ni liberté, ni égalité devant la loi, dès qu'il s'agit de laïcité ! Les catholiques, écrasés par les difficultés économiques du jour, doivent payer deux fois, contre toute justice, parce qu'ils estiment qu'il faut faire progresser du même pas la science et la morale, et parce qu'ils croient, au nom de l'expérience des siècles, et de ce siècle-ci plus que de tout autre, qu'il n'y a pas de morale efficace sans religion.

Mais voyons quelle est leur attitude en face des problèmes du jour. Jean Onimus, dans les *Etudes* de mai 1948, consacre un vigoureux article à cette question, sous le titre évocateur : *Technique et désespoir.*

« Les croyants » de la technique sont d'un côté. Ce sont les marxistes de toute obédience. Même s'ils sont en désaccord sur des points très graves, en politique, par exemple sur le dilemme : Russie-Amérique, ils restent d'accord sur le laïcisme. Ils restent d'accord sur un optimisme béat, qui consiste à annoncer aux hommes que la technique seule peut leur donner le paradis.

En face d'eux, toujours parmi les athées, se dresse le parti du pessimisme, le parti de la « nausée », le parti du désespoir cosmique : les existentialistes athées. Leur pessimisme n'est pas né d'aujourd'hui.

« Il est remarquable que le pessimisme désespéré a germé au XVIIIe siècle, en plein terreau encyclopédiste, prononçant avec Rousseau la faillite de la civilisation, à l'époque même où les prophètes du progrès annonçaient son avènement. Ce sont des littéraires, des poètes et des amants, qui, les premiers, ont osé porter la main sur l'idole et bafouer la science et ses techniques, au nom de la tendresse et de la beauté. Paul Hazard a magnifiquement analysé cette « fission » de l'homme moderne, cette désintégration des valeurs humanistes en rationnelles et en affectives, chacun enfermée dans son naïf orgueil et pleine d'agressivité pour l'autre. »

Le romantisme fut une religion du désespoir ; le positivisme de Comte et le socialisme de Saint-Simon, une religion du progrès. Or, le dialogue continue sous nos yeux. Ah ! il est bien vrai que, s'ils sont contraints, pour une raison ou une autre, d'opter pour un parti politique, les désespérés, les existentialistes athées de tout crin et de tout acabit, dès qu'ils veulent, comme ils disent « s'engager », vont tête baissée du côté de leurs contradicteurs, parce qu'avant tout, ils sont « contre Dieu ». Il a dû y avoir parmi les anges révoltés, avant nos luttes humaines, des oppositions de cette nature, des orgueilleux optimistes et des orgueilleux pessimistes. En lutte les uns contre les autres, ils se trouvaient d'accord dans le *Non serviam !*

« Un jeu analogue se joue actuellement dont les existentialistes sont les victimes ; autant l'aspect révolutionnaire, libérateur du marxisme leur agrée, autant sa pauvreté psychologique, sa naïveté rationaliste, cette espèce de primarité dont il revêt tout ce qu'il touche, les écœure et les met en défiance. »

Les existentialistes sont donc écartelés.

La thèse marxiste leur paraît en effet absurde. Elle consiste, répétons-le, à faire confiance — une confiance enfantine, autant dire une foi aveugle, — au génie technique issu de la science et de l'industrie. Le marxisme fait bon marché de l'individualité, de la personne privée. « Le privé n'est qu'une

mystification bourgeoise, analogue à la mystification religieuse, par laquelle le nanti se sépare des autres afin de vivre à côté d'eux et à leurs dépens. »

En économie socialiste, il n'y aura pas de « privé ». Mais il y aura de l'ordre, il y aura une organisation matérielle impeccable, par l'achèvement de l'économie, de l'éducation des masses, de la législation sociale.

En attendant l'avènement de ce système parfait, qui sera précisément le « paradis sur terre »,

« il s'agit de précipiter l'évolution en *collant* au réel, en devenant d'avance ce pur facteur opératoire que tôt ou tard nous serons tous — non sans y gagner du reste en échange l'innocence et la paix de l'homme voué, attaché, solidaire des autres. »

On voit l'idéal : celui de la fourmillière, de la termitière, de la ruche. Il s'agit pour l'homme de faire ce que ces humbles précurseurs ont su réaliser depuis toujours !

Or, l'existentialiste répugne infiniment à cette vie collective. Pour lui, toute vie est « privée » et tellement « individuelle », qu'il n'y a pas deux cas semblables, que tout individu est par définition et définitivement « opaque » à un autre, en sorte que chacun de nous est enfermé dans sa solitude éternelle. Chacun de nous peut dire aux étoiles, avec Sully-Prudhomme, en parlant de nos âmes :

Ainsi que vous chacune luit,
Loin des sœurs qui semblent près d'elle
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit !

L'existentialiste ne saurait donc trouver de charmes à cette vie *collective*, qu'on lui vante comme l'idéal du bonheur humain. Si c'est cela le bonheur, alors il n'y a pas de bonheur ! Et pourtant, il faut agir. Pris entre l'engagement et la réflexion, le pauvre existentialiste athée est au martyre. Il suit le mouvement, parce qu'il faut suivre, mais il le suit, en critiquant, en grognant comme les vétérans napoléoniens.

« L'existentialiste, dit J. Onimus, a cette qualité d'avoir dépouillé les illusions, les à peu près, l'optimisme facile des positivistes. Plus rien ne le sépare du mystère et sa lucidité impitoyable met à nu la vanité de « l'esprit de sérieux », lorsqu'il ne se fonde ouvertement sur aucun absolu. Personne n'est plus dur que lui pour ces orthodoxies laïques, qui servaient et servent encore de refuge aux timides et aux indécis. Il nous rend ce service de rendre l'homme à sa vraie nature mystérieuse et terrible de conscience libre. »

Comme on le voit, le cas de l'existentialiste athée est plein d'enseignements pour nous. Il a retrouvé l'angoisse métaphysique, dont la foi seule est capable de nous faire sortir. Il est un scandale vivant pour le simple rationaliste, mais il est aussi « l'irrécusable témoin d'une réalité plus haute qu'on peut bien nier, mais qu'on ne saurait détruire tant qu'il y aura des hommes et qui pensent. »

L'existentialisme met en demeure l'homme ou de sombrer dans le désespoir et l'épouvante, ou de revenir à Dieu et à Jésus-Christ. Il bafoue allègrement l'orgueil marxiste.

« Entre ses mains, se flétrissent toutes les valeurs que l'humanisme depuis trois siècles proposait au progrès universel. »

Notez bien que l'existentialisme s'est constitué en dehors des perspectives actuelles de la technique. Il n'appartient pas à l'ère atomique, mais à l'ère antérieure. Il est, lui aussi, dépassé par les événements. Mais il peut nous servir à souligner ce qu'il y a de vain dans les efforts des hommes, s'ils ne savent pas maîtriser leur destin comme ils ont appris à maîtriser l'atome.

« La mentalité technicienne, par les espoirs qu'elle soulève, les assurances qu'elle prétend fournir, l'ampleur métaphysique de ses ambitions, se prépare des lendemains tragiques lorsque l'homme revenu à soi, échappé au collectif, retrouvera sa misère congénitale. Son dépit alors sera aussi vif qu'étaient vastes ses utopies. »

Conclusion capitale pour nous : marxisme et existentialisme athée sont deux moments d'une dialectique, deux manifestations extrêmes de la conscience qui appellent un dépassement. Et rien en vérité ne nous donne un sursaut de foi plus ardent que ce fait de voir la divine croix du Christ toujours dressée plus haut, à mesure que nous avançons dans l'histoire des idées humaines. On a beau progresser, la croix nous précède toujours. Rien n'obscurcit la lumière qui tombe de ses grands bras étendus au dessus de nos fronts. Résumons tout ce qui précède d'un mot : L'homme est devenu si puissant par la technique, que, s'il n'est un saint, il ne pourra s'empêcher d'abuser de sa puissance en un jour d'ivresse, de colère ou de découragement.

« Mais comme le dit Tarrou — le personnage du roman de Camus, *La Peste*, — ... « *Peut-on être un saint sans Dieu ? Tel est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui !* »

Ce n'est certes pas nous qui le contredirons. Etre des saints, tout est là en effet.

Est-il besoin, pour clore cette partie de ma Causerie, de rappeler ce que devra être l'attitude du chrétien, face aux « Terreurs de l'an 2.000 », pour employer une expression piquante d'Etienne Gilson ?

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous a dicté cette attitude :

« Et il y aura des signes, dans le soleil et la lune et les étoiles. Et sur la terre, une angoisse des nations inquiètes du bruit de la mer et de son agitation, les hommes expirant de terreur et d'anxiété, sur ce qui arrive au monde habité... Or, quand ces choses commenceront à arriver, *redressez-vous et relevez vos têtes, car c'est votre délivrance qui approche !...* » (Luc, XXI, 25-28).

IV

Parmi ceux de nos frères catholiques, qui attendent leur « délivrance », il n'en est guère de plus ardents, il n'en est guère non plus avec qui nous ayons, nous Français, plus d'affinité et de liens spirituels, que les catholiques polonais.

« Il est assez difficile, nous assure Jean Mérens, dans la *Vie Intellectuelle* de mai 1948, de juger équitablement la situation qui leur est faite là-bas. Le rideau de fer n'est pas un mythe. Ne le traverse pas qui veut. »

Raison de plus de recueillir avidement toutes les informations sûres qui nous viennent de là-bas. Précisément Jean Mérens nous apporte des nouvelles précises et puisées à bonne source. Mais avant de lire son émouvant article, il faut rappeler rapidement l'histoire de l'établissement du régime actuel en Pologne. Utilisons pour cela une très vigoureuse étude publiée par la *Schweizer Rundschau* de mai 1948, sous le titre général *Kommunismus*. Cette

étude mérite une analyse très complète. Nous y reviendrons le mois prochain, nous bornant pour aujourd'hui, à ce qui regarde la Pologne.

Une chose est avant tout indubitable, c'est que le parti communiste, qui règne en maître, en Pologne, y a toujours été et y demeure extraordinairement faible quant au nombre. Le secret de sa domination, on le devine sans peine, c'est l'appui des Soviets. Quant la Russie, refoulant les hordes allemandes, entra en Pologne, elle se présenta naturellement en « libératrice » et elle fut accueillie comme telle par le peuple polonais gémissant sous l'oppression hitlérienne. Mais la Russie ne perdait pas de vue ses intérêts propres et elle ne faisait rien pour rien. Il existait, soigneusement entretenue par le pouvoir soviétique à Moscou, une « Association des Patriotes polonais ». Dès que la Pologne fut « libérée », cette Association composée uniquement de communistes polonais, s'empara du pouvoir et son premier soin fut de rompre avec le gouvernement polonais réfugié à Londres, et cela dès avril 1943. Les Russes avaient tout de suite laissé voir leurs objectifs, au nombre de deux : 1° rétrocession à la Russie de toute la Pologne orientale, soit 160.000 km2, contenant, avant la guerre, environ 11 millions d'habitants ; 2° la remise du pouvoir en Pologne aux « Patriotes polonais », qui prirent successivement les titres de « Comité de Lublin », puis de « Gouvernement provisoire polonais ». Ces deux conditions furent acceptées par les Alliés à Yalta, puis à Potsdam. Nul ne songea à demander son avis au peuple polonais !

C'est dans ces conditions que le parti communiste établit son empire sur la Pologne muette, résignée et, du reste, ruinée et décimée par la guerre et d'innombrables exécutions du fait des Allemands et des Russes, qui n'avaient rien à s'envier les uns aux autres, en fait d'atrocités !

La tâche du nouveau gouvernement était extrêmement difficile. On peut la résumer en deux mots : 1° tromper la Pologne ; 2° tromper le reste de l'univers.

Pour tromper la Pologne, on arbora le drapeau national, on chanta des hymnes à la « délivrance », on tenta de détourner toute la puissance du cœur polonais vers la haine de l'Allemagne. On parla au peuple polonais d'« indépendance nationale » et de « démocratie pure ». Mais il était trop clair que sous le drapeau polonais se cachait une réalité douloureuse, celle de la totale sujétion à la Russie, tout comme sous le drapeau de la Croix-Rouge on ferait passer en fraude des munitions de guerre !

Pour se donner l'air d'une « démocratie pure », on eut l'idée de proclamer la Constitution de 1921, calquée sur celle de la France d'alors. Cette Constitution prévoit un Président de la République, des partis politiques, un gouvernement responsable devant les Chambres, une administration nationale, une injustice indépendante de la politique, etc. Mais sous le voile de cette Constitution, se joua une véritable comédie.

Jamais il ne fut plus évident que ce ne sont pas les textes constitutionnels qui importent, mais les hommes chargés de les appliquer. Le parti communiste prit le nom de « Parti ouvrier polonais » et se garda bien d'exclure les autres partis. Il y en eut 5 autres autorisés officiellement, à savoir le Parti paysan, le Parti démocrate, les Chrétiens-démocrates, les Socialistes et les Indépendants. Presque tout de suite, il apparut que les deux derniers de ces partis n'étaient que des filiales du parti communiste et marchaient à fond avec lui. Les trois autres furent dès le principe combattus à outrance et tenus à l'écart de tous les postes dirigeants ou administratifs. Que sa passa-t-il aux élections générales de janvier 1947 ? Nul ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est que les Polonais apprirent avec stupéfaction que le bloc gouvernemental avait obtenu 94 % des suffrages !

Un tel résultat ne trompa personne et se passe de commentaires. Le parti communiste, fort d'une telle « majorité », put procéder à une sévère épuration: Ce fut surtout le Parti paysan qui en fit les frais. La fuite de son chef, Mikolajczyk, attira l'attention universelle sur ce qui se passait en Pologne; et les événements de Tchécoslovaquie, la mort tragique de Jean Masaryk notamment, semblèrent prouver que le leader du parti paysan polonais avait bien fait de s'évader.

Dès lors, le parti communiste s'empara de toutes les places et soumit le pays tout entier à un régime policier d'une sévérité impitoyable, sous la surveillance inquiète de la Russie qui, malgré tout, ne cesse de se défier de l'esprit polonais.

Pour se faire une idée de ce qu'est la police, en Pologne, il suffit de dire que le total de ses forces atteint 300.000 hommes, exactement le double de l'armée régulière qui, étant recrutée dans le peuple, demeure suspecte au régime. Il y a eu des procès retentissants, pour mettre au pas le pays lui-même. Les crimes majeurs, on le devine, sont l'activité au service de l'impérialisme américain, l'espionnage et le fascisme. Comme tout cela est extrêmement vague, il est aisé d'en fournir des preuves accablantes pour les accusés qu'il s'agit d'éliminer. Ajoutons qu'il y a environ 75.000 personnes actuellement dans les camps de concentration, et comme personne encore n'en est sorti, nul ne sait exactement ce qui s'y passe.

Au point de vue économique, le régime communiste a émis deux objectifs principaux : 1° destruction de la grande propriété ; 2° élévation du niveau de vie de la classe ouvrière. Le premier point a été parfaitement réalisé, mais en jetant, par la maladresse des mesures prises, un tel désordre dans la production agricole qu'elle a baissé notablement au lieu de croître.

Dans l'industrie, la journée est de 10 heures, sur semaine, et de 6 heures, le dimanche. Les entreprises ont été nationalisées sur une vaste échelle et les entreprises privées sont surchargées d'impôts.

Si du point de vue économique, on passe au point de vue culturel et moral, on constate que la presse officielle ne cesse de travailler à ce que nous pourrions appeler « l'asiatification » du pays. Il s'agit de glorifier en tout et pour tout la civilisation orientale russe et de dénigrer à tout prix « l'occident ». Toute la lumière vient de l'est, toutes les ténèbres accablent l'ouest. Dans les revues, dans les cours des universités, la doctrine marxiste est à l'honneur. Comme ont eu le courage de l'écrire les évêques polonais, dans une lettre collective du 8 septembre 1947.

« Des faits se produisent qui visent la sainteté de la

foi professée par notre peuple, faits qui sont en flagrante contradiction avec la dignité de la morale catholique, qui sapent la foi du peuple, les bonnes mœurs et le respect dû à Dieu. Ils sont si nombreux qu'on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression qu'il existe une lutte occulte et sciemment dirigée contre Dieu et contre l'Eglise [1]. »

Dans la même lettre, les évêques s'élèvent contre la mauvaise éducation de la jeunesse et les menaces qui se font jour contre les écoles catholiques. Il dénoncent une persécution larvée, mais tenace et habile. Les communistes savent qu'ils ne changeront pas les sentiments de la génération adulte actuelle, mais ils comptent former la jeunesse à leur guise. C'est autour de l'enfance et de l'adolescence que se livre cette bataille dramatique.

Telles sont les données que nous trouvons dans la *Schweizer Rundschau*. Elles coïncident admirablement avec les renseignements fournis par la *Vie Intellectuelle*. Il est entendu que la Pologne ignore toute « persécution spectaculaire »:

« Les églises sont ouvertes et archicombles. Les prêtres en liberté et à même d'exercer leurs fonctions. Dans les écoles (publiques), l'enseignement religieux n'est pas obligatoire, mais, pour la plupart, il existe. »

Malgré cela, affirme Jean Mérens,

« L'Eglise catholique est en danger comme jamais encore elle ne l'avait été dans le courant de l'histoire. Bien plus que du temps de l'oppression allemande, car les nazis tuaient les corps, tandis que le régime actuel vise les âmes. »

Le gouvernement est trop rusé pour attaquer de front. On peut faire cela en Yougo-Slavie ; en Pologne, ce serait dangereux. On emploie donc de tout autres méthodes. D'abord les *soporifiques*. On fait tout ce qui est possible pour *endormir* la vigilance de l'Eglise. La rupture du Concordat fut une erreur que le gouvernement regrette amèrement, car elle a eu pour résultat de faire conférer au cardinal de Varsovie, Hlond, des pouvoirs très larges de légat, dont il profite pour diriger la résistance à l'oppression et faire des nominations dans l'épiscopat qui renforcent la position catholique.

Les membres du gouvernement ne cessent de se plaindre de l'intransigeance du clergé. Ils ont même, sous ce rapport, une manie bien désobligeante pour nous autres catholiques de France. Et après tout, nous pourrions et devrions peut-être profiter de leurs assertions : ils disent, avec un sourire à l'adresse des Français : « Ah ! si nos catholiques étaient comme les vôtres ! » Ils font sonner bien haut qu'ils combattent le cléricalisme et non la religion.

« Il faut, affirment-ils, que cesse, dans le pays, la dictature des prêtres ! »

En attendant, les communistes sont bien obligés de laisser la liberté au culte catholique. Ils se bornent à essayer d'enfermer le prêtre dans sa sacristie et le croyant dans son église : point d'Action catholique ; point d'apostolat organisé ; point d'associations de jeunes. La presse catholique est rachitique, étroitement contrôlée et censurée. La police d'Etat veille sur toutes les manifestations extérieures des citoyen. Un catholique trop zélé sera frappé non comme catholique, mais comme criminel politique. Le mot d'ordre est de ne pas faire de martyrs. Gœbbels déjà avait adopté cette tactique. Mais la méthode russe est beaucoup plus sournoise, plus habile, plus raffinée. On favorisera le bon curé inoffensif, bourgeois, assoupi et attaché aux biens de ce monde, attaché surtout à sa tranquillité personnelle. Mais on ne pourra souffrir le prêtre-apôtre, dévoré du zèle des âmes, mêlé au peuple et ami de la jeunesse.

« Pourvu qu'il ne bouge pas et qu'il reste dans son coin, avec ses ruches et son herbier : « Pour vivre heureux, vivons caché ! » Mais malheur à lui s'il prend trop au sérieux son « métier de prêtre » !

Contre le véritable apôtre, on a une accusation toute prête et qui ne pardonne pas : « Vous faites de la politique ! »

L'Eglise de Pologne sera-t-elle donc condamnée à mourir d'asphyxie ? Tout appel d'air est considéré comme un danger. Et malheureusement, certains catholiques polonais n'arrivent pas à voir le péril de cet effondrement sans gloire de leur Eglise.

« Varsovie dit : « Tenez-vous tranquilles et nous vous laisserons en paix. » Ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent, ils ne disent pas le fond de leur pensée : « Nous vous laisserons mourir tranquillement. » Or, là est le drame. L'Eglise du Christ n'est pas faite pour se tenir tranquille ! Tant qu'il y aura des saints, tant qu'il y aura des apôtres, tant qu'il y aura des catholiques conscients de leur responsabilité universelle, l'Eglise ne se laissera pas enfermer dans la sacristie... »

De fait, nous sommes en train d'assister, en Pologne, « non pas à la mort, mais à une renaissance indomptable. »

Jean Mérens souligne, dans son tableau de la Pologne, à l'heure actuelle, un trait absolument diabolique : une volonté de perversion et d'empoisonnement de la race par la corruption sexuelle. Les communistes savent que « la jeunesse sans Dieu est toujours, d'abord, une jeunesse sans pureté. » On mélange donc les sexes dans les écoles. On donne dans les programmes officiels des sujets à traiter tels que le suivant :

« Les organes sexuels, c'est-à-dire génitaux : *a*) de l'homme ; *b*) de la femme. Leur position, leur rôle, leur *fonctionnement*. Un film doit illustrer cette leçon. »

Que ce soit pour cette façon brutale de poser les problèmes ou le simple résultat de la « coéducation des sexes », un professeur de l'enseignement secondaire a pu dire à Jean Mérens :

« Dans certaines écoles, il n'y a plus de filles qui ne soient déflorées. »

Et notre auteur ajoute :

« Mais il y a pire. Les maladies vénériennes foisonnent avec des symptômes inconnus jusqu'à ce jour en Europe, d'importation asiatique. Les registres des dispensaires signalent un nombre croissant d'enfants contaminés... Il y a peu de temps, dans une revue catholique polonaise, a paru un article qui sonnait l'alarme : « Nous ne périrons pas disait-il en substance, mais nous pourrirons ! »

Malgré tous ces symptômes, l'espoir survit dans les cœurs polonais. Nos deux articles se terminent sur une constatation identique :

Dans la *Schweizer Rundschau* :

« La Pologne ne renonce pas à sa liberté. Elle ne perd pas sa foi en la justice divine et humaine

[1] Voir tout le texte de cette lettre admirable, dans la *Documentation catholique*, du 7 décembre 1947.

et elle espère que ses amis, en pays libre, dans tout l'univers, ne commettront jamais la faute de confondre un peuple catholique et européen avec le régime communiste. Nul ne sait mieux ce que c'est que le communisme que la Pologne ! »

Et dans la *Vie Intellectuelle* :

« Energie indomptable, vitalité jeune et radieuse, résistance spirituelle admirablement disciplinée, courage à toute épreuve, tel est le bilan des effectifs « spirituels », dont disposent les catholiques polonais. En face d'eux, une marée irrésistible, qui monte et déferle et menace de tout engloutir. Mais la barque de Pierre en a vu bien d'autres : *non prævalebunt !* »

Inutile de dire combien il est urgent pour nous de prier pour nos frères de Pologne, et d'imiter leur énergie. Ne laissons pas répéter que nous sommes des catholiques plus accommodants qu'eux ! Ce ne serait pas à notre éloge.

V

De la Pologne, par une sorte de transition qui n'est, hélas ! que trop naturelle, nous passons a la Hongrie, dont le cas offre tant de ressemblance à celui du peuple glorieux et infortuné que nous venons d'admirer. Ici encore, nous avons des renseignements par la *Schweizer Rundschau*, sous la signature d'Edouard Wist - Ernitzer, à Vienne, et aussi par des informations particulières très sûres.

Dans la revue suisse (toujours mai 1948), l'article est intitulé : *La seconde expérience du communisme en Hongrie*.

On sait, en effet, qu'il y eut une première expérience, avec le fameux Bela Kun, du 21 mars au 1^{er} août 1919, soit exactement 132 jours.

La seconde expérience commença littéralement comme la première. Le communisme fut amené par les armées soviétiques, avec la défaite allemande. Dès le 22 décembre 1944, le premier cabinet communiste se formait à Debrecjen. Sans désemparer, les communistes commencèrent leur travail de pénétration. Leur tâche n'était pas des plus faciles. On a pu dire que leur seconde venue ressemblait au second mariage « d'une femme, dont les premières noces avaient fait scandale ». Mais les circonstances étaient favorables. Le communisme semblait être le parti de la libération. On ne voyait, on ne voulait voir que la défaite des Allemands et la déroute du nazisme oppresseur. La population se jetait avec confiance dans les bras du vainqueur, et par conséquent se montrait sympathique au communisme.

En octobre 1945, eurent lieu les premières élections démocratiques : élections municipales de Buda-Pest. On savait qu'elles seraient une précieuse indication et comme un baromètre pour les élections au Parlement. Ce furent les seules élections où les socialistes firent liste commune avec les communistes. Le résultat fut écrasant pour eux, car dans une cité où les ouvriers étaient cependant nombreux, ce fut le parti paysan, parce qu'il était national, qui obtint la majorité absolue. Les élections parlementaires suivirent de près : le 4 novembre 1945. Elles prouvèrent que la Hongrie repoussait le communisme. Le parti communiste recueillit en effet, en chiffres ronds, 797.000 suffrages, avec 70 mandats, ce qui correspondait à 14 % seulement des voix, soit un septième. Le cabinet qui fut formé, à la même date, comprenait 4 communistes. Le véritable chef de la politique hongroise resta Matys Rakosi. Mais le ministre de l'Intérieur fut Ferenc Nagy, que les communistes réussirent dans la suite à évincer et qui se réfugia en Suisse. L'année 1946 fut une année de puissants progrès pour le parti communiste, qui passa de 150.000 à 650.000 membres, avec 4.800 groupes organisés. Les dernières élections parlementaires, en août 1947, ont donné à ce parti 1.113.000 voix, soit 22 % des suffrages et 100 mandats, mais il fut démontré qu'il y avait eu de nombreuses supercheries et que plus de 200.000 électeurs avaient été privés de leur droit de vote.

En Hongrie, comme partout sous régime communiste, la police est toute puissante. C'est pour cette raison que les communistes tiennent beaucoup à posséder le ministère de l'Intérieur. Le chef de la police hongroise, laquelle prend modèle sur le fameux *Guépéou*, s'appelle ou se fait appeller Gabor Peter, — de son nom véritable Benoe Auspitz. — C'est un communiste fanatique, qui dès 1919 servit dans l'armée rouge et fut employé en qualité de courrier entre Moscou et Buda-Pest. La police hongroise, sous sa direction, a procédé à une sévère et impitoyable épuration : nombreuses arrestations, camps de concentration, etc. Au cours de 1947, la Hongrie a connu un véritable déluge de démissions, emprisonnements, procès, tentatives de fuite à l'étranger. Les communistes voient d'un bon œil l'émigration de leurs adversaires. Ce sont les éléments les plus dynamiques de l'opposition à leur avance. Ils espèrent changer du tout au tout la mentalité hongroise en deux générations environ, et ils savent que ce ne sera pas du dehors que l'on pourra s'opposer au travail qu'ils ont entrepris. Leur grand souci, sans qu'ils veuillent l'avouer, vient de l'Eglise. A sa tête se trouve le cardinal Mindszenthy, qui jouit d'un immense prestige. Les communistes n'ont pas osé toucher directement aux institutions ecclésiastiques. Aux dernières élections, ils ont même introduit dans leurs listes, mais avec l'étiquette de « sans-parti», trois catholiques, deux calvinistes et un ecclésiastique grec-uni.

Le traité de paix ayant été adopté, la Hongrie n'est plus aujourd'hui occupée par les Russes. Le général russe Swiridow, commandant supérieur des troupes d'occupation, a pu dire toutefois, en prenant congé : « Je puis quitter la Hongrie avec une conscience tranquille. » Les Russes du reste se sont assuré un droit de passage à travers la Hongrie, pour communiquer avec leurs troupes d'Autriche, et de ce fait, ils tiennent la Hongrie dans un étau, se trouvant en permanence à moins de deux heures de Buda-Pest.

Le gouvernement du pays est naturellement aux ordres de Moscou, en toutes ses décisions. Mais le peuple répugne toujours autant au communisme. De là vient que la politique se montre, au total, plus conciliante que dans d'autres pays sous obédience soviétique. La religion catholique reste celle de l'immense majorité. Mais toutes les écoles catholiques viennent d'être nationalisées. Les biens du clergé ont été pris par l'Etat, qui, en compensation donne un traitement aux prêtres en exercice. Le cardinal-primat en ce qui le concerne a refusé le traitement considérable qu'on lui offrait et qui éga-

lait deux fois le traitement d'un ministre d'Etat. Dans l'ensemble, on peut dire que le primat, très suivi par toute la population, observe une politique de résistance très nette.

En Hongrie comme en Pologne, le rideau de fer fonctionne. Il est très difficile soit d'y entrer, soit d'en sortir. Un moyen sûr de devenir suspect, c'est de se faire recommander par les autorités militaires anglaises ou américaines. Les Hongrois constatent que l'administration à la russe procède d'une mentalité bien arrêtée et obéit à une logique que l'on ne retrouve dans aucun pays occidental. En définitive, la Hongrie, comme la Pologne, courbe la tête sous le joug, mais garde au cœur un espoir inébranlé, car elle veut avoir la certitude de ne pas être absorbée par la présente invasion, pas plus qu'elle ne le fut dans celles qu'elle a connues au cours de sa longue et dramatique histoire.

VI

Entre la Pologne et la Hongrie, la Tchécoslovaquie. Sous le titre : *Comment le rideau tomba sur la Tchécoslovaquie*, la *Sélection du Reader's Digest* de juin 1948 rapporte les impressions de Howard Smith, témoin oculaire du coup de force de Prague.

Vers la fin de la guerre, le président Bénès, obligé de tenir compte des désirs de Moscou, avait essayé d'un compromis qui lui sembla viable et raisonnable. Il fit appel à tous les groupements politiques, y compris les communistes. On se souvient que cela fut essayé aussi en France. Mais ce qui arriva en France et ne put être arrêté que par l'éviction des communistes du pouvoir, ce fut le « noyautage » de toutes les administrations et principalement de l'armée et de la police. En Tchécoslovaquie, l'opération fut exactement la même, mais elle fut conduite beaucoup plus loin et ne put pas être combattue à temps. Quand on essaya de réagir, il était trop tard.

Il y avait eu des élections libres en 1946, à la fin du printemps. Elles donnèrent aux communistes 38 % des suffrages et 14 % aux sociaux-démocrates, qui étaient aussi des marxistes. Les deux partis réunis groupaient donc 52 % des voix. Le communiste Clément Gottwald prit le pouvoir comme premier ministre. Dans tout le pays, des « comités nationaux» se formèrent, pour contrôler l'administration locale, jusqu'à l'échelon des provinces. Dans ces comités, tous les partis sans doute étaient représentés, mais les communistes n'en réussirent pas moins, dans la plupart des cas, à placer un de leurs hommes de confiance dans les postes les plus importants, c'est-à-dire dans la surveillance ou l'exercice de la police. Lors de la constitution du gouvernement, ils insistèrent pour obtenir le ministère de l'Intérieur. La radio nationale fut absorbée par le ministère communiste de l'Information et devint un organe de propagande communiste. L'agence officielle de presse fut pratiquement la seule agence communiquant les nouvelles aux journaux. Fait beaucoup plus grave, les communistes, sans le dire à personne, constituèrent des groupes armés secrets. Citons ici le témoignage de H. Smith :

« La surprise du coup de force de Prague, dit-il, ce fut l'apparition dans les rues d'une milice ouvrière dont personne ne soupçonnait l'existence. Plus de 10.000 travailleurs, armés de fusils tout neufs et portant des brassards rouges, en guise d'uniforme, défilèrent en ville pendant trois heures. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? Mystère. Sans aucun doute, le but de cette parade était d'exhiber les armes dont les communistes disposaient, pour le cas où le président Bénès n'aurait pas reconnu le nouveau cabinet. Le but fut atteint : en quelques heures, tout ce qui restait d'opposition organisée s'écroula comme un château de cartes. Dans la matinée qui suivit, il ne restait plus à Bénès qu'à accepter et à légaliser le nouveau ministère. L'agitation cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé, témoignant d'une mise en scène parfaitement réglée. Un calme angoissant régna dans Prague. En fait, la révolution tchèque avait quitté la rue pour entrer dans les maisons. La phase spectaculaire était close : une ère menaçante — avec épuration et tout ce qui s'ensuit — s'ouvrait dans le silence. »

Mais comment en vint-on au coup de force lui-même ?

Au cours de 1947, les partis non-communistes s'aperçurent que le ministre de l'Intérieur écartait les uns après les autres les fonctionnaires non-communistes des leviers de commande, pour les remplacer par des communistes. Finalement, 80 % des postes de direction de la police se trouvèrent aux mains de ces derniers. Les autres partis essayèrent de se rendre compte de ce qui se passait dans les autres administrations, et on constata que partout les communistes avaient agi de même [2].

Le 23 janvier 1948, le ministre de la Justice, au cours d'un Conseil secret de cabinet, accusa le ministre de l'Intérieur de s'être servi d'agents provocateurs pour compromettre les socialistes nationaux dans un complot fictif. Cette démarche du ministre de la Justice mit le feu aux poudres. Inmmédiatement, tout le parti communiste entra en ébullition. La crise ne fit que s'aggraver, de jour en jour, jusqu'au fatal vendredi, 13 février 1948. Tous les partis, y compris les sociaux-démocrates, engagèrent la lutte contre les communistes. A la majorité des voix, le cabinet vota une résolution prescrivant au ministre de l'Intérieur, communiste, d'annuler les nominations qu'il avait faites de huit commissaires divisionnaires, ayant, par leur grade, le pouvoir de commander l'usage des armes, à Prague et dans les environs immédiats. Ces huit commissaires récemment nommés étaient des communistes. Mais le ministre de l'Intérieur se garda bien d'exécuter cet ordre. Il s'abstint même, sous prétexte de maladie, d'assister aux séances du cabinet. Douze ministres appartenant aux partis socialiste-national, populaire et démocrate-slovaque, refusèrent à leur tour de venir aux séances, tant que l'ordre donné n'aurait pas été exécuté. N'ayant pas obtenu satisfaction, ils démissionnèrent. Pendant ce temps, les communistes déclenchaient dans les usines, une agitation dangereuse et appelaient les ouvriers à une sorte de nouvelle révolution économique et sociale, en dénonçant par là même le compromis qui avait été adopté antérieurement entre le capitalisme d'Etat, réalisé par de vastes nationalisations, et le régime de libre entreprise, maintenu pour les moyennes et petites industries, comme pour le commerce.

Les douze ministres démissionnaires, convaincus que le parti communiste ne travaillait qu'à se ren-

[2] On notera, à ce propos la conception particulière de la « démocratie » que se fait le communisme. On se rappellera aussi les notations humoristiques mais perspicaces de B. de Jouvenel dans la *Revue de Paris*, rapportées dans notre *Causerie* du 6 mai:

forcer en vue des élections futures, avaient espéré, par leur démission retentissante, provoquer des élections immédiates et pleinement libres. Mais les sociaux-démocrates, divisés entre eux, ne les suivirent pas et restèrent au pouvoir, aux côtés des communistes.

« Tous les démocrates firent ainsi figure d'amateurs jouant contre des professionnels. »

N'étant pas organisés aussi puissamment que les communistes, ils étaient vaincus d'avance. De fait, à la demande d'élections immédiates, les communistes répondirent en annonçant la formation d'un nouveau front national fondé « sur les masses populaires, sur les grandes organisations nationales et sur tous les Tchèques et Slovaques de bonne volonté. » Le premier ministre, Gottwald, réclama la formation immédiate de « comités d'action », qui n'étaient autre chose que des soviets révolutionnaires. Ces comités entrèrent très vite en mouvement et occupèrent plusieurs ministères, puis les immeubles de la presse socialiste nationale et de la presse populaire, réduisant ainsi ces partis au silence. La police prêtait main-forte à ces opérations. Elle fit une descente au siège du parti socialiste - national. Le dimanche 22 février, le congrès des délégués d'usines, mobilisés au nombre de 8.000, par les soins des communistes, se prononça en faveur d'une grève générale d'avertissement d'une heure, pour le mardi suivant : 24 février. Tous les ouvriers qui refusaient de participer à cette grève perdaient leur emploi. Des milliers de travailleurs, nullement communistes, défilèrent donc dans les rues pour manifester en faveur d'un nouveau cabinet Gottwald à prédominance communiste.

Seuls, dans la déroute générale des démocrates, les étudiants tentèrent de manifester pour « la république de Masaryk et de Bénès ». Ils furent dispersés sans peine par la police et leurs chefs arrêtés. Il y eut, du reste, de nombreuses arrestations soit dans les ministères soit dans tous les secteurs où l'on espérait intimider des adversaires éventuels. Le mercredi 25 février 1948, le président Bénès déclara accepter le nouveau cabinet, comme la constitution l'y obligeait. Gottwald avait réussi à réunir, dans son nouveau cabinet, outre des communistes, des sociaux-démocrates et des renégats des autres partis, qui acceptaient de jouer le jeu communiste et de rallier au ministère les voix des partis non-communistes du parlement.

Il ne s'agissait plus pour Gottwald que de préparer les élections. Elles viennent de se dérouler. Le résultat en était prévu et prédit d'avance. Le succès des communistes est écrasant. On peut même dire qu'il frise à l'absurde. Nul homme sensé ne croira jamais qu'il se soit produit en si peu de temps un si grand nombre de désertions des anciens partis démocratiques et de ralliements au communisme.

Du 13 au 25 février, s'est déroulée cette révolution incroyable, dont la mort tragique de Jean Masaryk devait être la muette et sanglante réprobation.

Il faut reconnaître toutefois qu'une habileté supérieure a présidé à l'ensemble des opérations. Tout s'est passé dans une espèce de mécanisme fatal et inexorable. Les adversaires du communiste se sont trouvés « mis en boîte », sans s'en apercevoir. Dans la soirée du 24 février, en plein cœur de Prague, on avait vu s'allumer comme à l'ordinaire l'enseigne lumineuse du *Monde libre*, le plus grand journal du parti socialiste-national tchèque. Mais quand les comités d'action communistes eurent occupé le siège du journal, les lumières s'éteignirent et le titre du journal : *Le Monde libre* disparut dans la nuit. C'était un véritable symbole. La liberté s'en allait du pays. Le phare de la démocratie s'évanouissait. Installé dans l'immeuble d'en face, le Bureau central du parti communiste fit entendre, par son haut-parleur, un cri de victoire significatif :

« Confrères du *Monde libre*, votre lumière est éteinte à jamais ! »

On ne pouvait insulter les vaincus avec plus d'insolence !

Il ne reste plus, en Tchécoslovaquie, que la religion catholique, pour tenir tête au communisme, comme en Pologne, comme en Hongrie.

Que se passe-t-il dans le domaine religieux ?

La *Croix* du 3 juin 1948 va nous le dire. Elle nous apprend que les secrétaires du parti communite ont récemment adressé, dans tout le pays, des invitations aux prêtres catholiques pour les introduire dans le parti. Le texte de cette invitation est curieusement rédigé. Il rappelle qu'il y a dix ans, une telle démarche eût été bien improbable. Mais « pendant la deuxième guerre mondiale, l'ouvrier et le prêtre tchèques ont souffert ensemble. » L'archevêque de Prague, Mgr Beran, a lui-même connu les horreurs du camp de Dachau.

« Sur le siège épiscopal de Saint Adalbert, poursuit le texte, il n'y a pas aujourd'hui un prince autrichien, comme autrefois, mais l'archevêque actuel de Prague est un simple fils du peuple tchèque, un prisonnier politique libéré, un combattant contre le fascisme et un ami personnel de beaucoup de nos camarades, qui occupent actuellement de hautes fonctions dans le régime. »

La lettre se félicite de la victoire remportée en février « sur les partis politiques réactionnaires ».

« Aujourd'hui, affirme-t-elle, le peuple entier va être organisé dans le parti communiste. Plus de 70 % des membres du parti sont catholiques. N'est-ce pas le devoir le plus important des prêtres de soutenir le peuple dans toutes les questions principales de la vie ? Serait-il juste de lier le sort de l'Eglise à l'impérialisme capitaliste qui est l'ennemi du peuple ? Notre but de justice sociale est certainement identique à l'amour du prochain selon Jésus-Christ. Joignez-vous à notre parti ! Comme membres du parti communiste, les prêtres peuvent aussi améliorer leur propre situation sociale. Nos paroles sont sincères. Nous ne vous parlons pas pour des raisons de propagande électorale. »

En réponse à cette invitation, Mgr Beran a adressé une lettre au clergé catholique. Il y rappelle ses origines tchèques, ses souffrances sous l'occupation, sa volonté de servir le peuple tchèque jusqu'au bout. Mais il affirme hautement sa certitude que, parmi les prêtres catholiques, il ne se trouvera pas de traîtres. Tous doivent rester à leurs places sans entrer dans les luttes politiques. La partie principale de la lettre archiépiscopale doit être citée en entier :

« On ne peut pas comparer le christianisme au communisme. Qui le veut essayer ne connaît pas l'histoire ou veut plaisanter. Il est certain que les principes sociaux

du christianisme ont des points communs avec les bases du socialisme, ainsi que le montrent les Encycliques des papes. Mais la loi naturelle divine ne peut être contredite ni par principe, ni par méthode, et dès que cela se produit, il ne peut plus être question d'une coordination des maximes du christianisme et du socialisme. Les principes et les méthodes du christianisme doivent toujours s'accorder avec la loi de Dieu. Par conséquent, le croyant ne peut jamais accepter une idéologie quelconque faisant la base d'un programme politique et n'étant pas construite sur les lois éternelles. C'est le cas de rappeler le mot de Jésus-Christ : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ! »

« Il reste entendu que le bonheur terrestre a sa valeur pour l'homme... Mais le bonheur terrestre ne peut jamais devenir le but final de l'homme. Tout au contraire, l'homme doit quelquefois renoncer à son bonheur terrestre, s'il devait perdre, pour ce bonheur, les joies éternelles. Cette idée sur la vie, l'unique idée vraie sur la vie, ne peut jamais s'accorder avec des principes qui nient la vie après la mort. C'est pourquoi aucun croyant ne peut adhérer à une idéologie qui nie l'existence de l'âme et la vie après la mort. Aucun croyant, mais encore davantage aucun prêtre !... »

Et la lettre se termine par un chaleureux appel à l'union de tous les prêtres tchèques, autour de leurs évêques. Puisse-t-il être entendu !

VII

Voiçi, pour terminer, quelques brèves indications sur des articles intéressants.

M. Daniel-Rops, après nous avoir donné une *Histoire sainte* et une *Vie de Jésus*, qui ont fait sensation, doit préparer une *Histoire de l'Eglise*, car *la Revue* vient de donner coup sur coup, de lui, un tableau de la persécution de Dioclétien et, le 1er mai 1948, une étude sur Constantin, avec ce titre : *Le Triomphe de la Croix*. Sans doute, ne nous apprend-il rien de nouveau, en telles matières. Mais il y a sa présentation à lui, son style, son accent. Bornons-nous à ce portrait physique et moral de Constantin :

« Très grand, très fort, le teint ardent, la nuque épaisse, les épaules larges, c'était un de ces hommes que leur seul aspect physique fait respecter. Imbu des servitudes que lui imposait son rang, il gardait, la plupart du temps, un air de gravité sereine, qu'une réelle gentillesse et une ironie naturelle nuançaient d'affabilité un peu moqueuse. Ses statues le montrent toutes majestueux, sérieux, le front austère, la bouche avide, avec on ne sait quoi de puéril et d'innocent dans ses yeux trop largement ouverts. Intelligent, mais de médiocre culture, estropiant le grec, respectant les lettres sans trop les pratiquer. Au moral, une nature complexe, dont les contradictions sont significatives : modèle de volonté qui, brusquement, défaille, cède au découragement, accepte toutes les influences : type d'homme généreux, ami de la clémence, qui, maintes fois, éclate en violences sanguinaires et se montre d'une affreuse cruauté ; mélange d'humilité sincère et d'un orgueil qu'aucune louange ne lasse ; par tous les traits qu'on peut noter en lui, c'est, à la lettre, un barbare, non pas au sens moral et péjoratif du mot, mais au sens psychologique, un homme de transition, relié à des traditions et à des principes qu'il ne comprend plus guère, plus instinctif que politique, plus respectueux que raisonnable, un homme tout entier lancé en avant vers l'avenir. »

Dans le même numéro de *la Revue*, signalons encore l'article consacré par Antoine Redier à *Marin La Meslée*. Ce nom est trop peu connu. C'est celui d'un héros de l'aviation française, véritable émule de Guynemer, au cours de la guerre de 1939 à 1945. Un de ses chefs, le colonel Daru, l'a appelé « le chasseur-né ». Il était issu d'une famille savoyarde émigrée à Sydney. Ses grands-parents périrent dans un accident maritime, au cours d'une promenade tragique, dans la rade de Sydney. Il y avait en France un prêtre, vivant avec sa sœur, qui firent revenir d'Australie les orphelins ne sachant encore que l'anglais. L'un de ces enfants eut, dans la suite dix enfants, dont sept survécurent.

Edmond Marin La Meslée était l'aîné des dix et il naquit à Valenciennes, le 5 février 1912. Très jeune, il s'éprend d'amour pour l'aviation, reçoit son brevet de pilote, le 1er août 1931, à 19 ans, s'engage dans l'armée de l'air, devient officier de réserve. Mais quand il a fini son temps d'engagé, il lui faut ou quitter l'armée ou redevenir simple sergent. Il n'hésite pas. Il rend ses galons, le voilà sous-officier, mais résolu à reconquérir ses galons de lieutenant. Pour de tels hommes, la guerre est la consécration de l'énergie et du courage. De fait, il fut admirable d'audace, de sang-froid, d'habileté technique, de succès, jusqu'au jour où son avion fut abattu par la D. C. A. ennemie, le 3 février 1945, l'avant-veille de ses 33 ans [3], au passage du Rhin.

Nous garderons de son souvenir cet éloge prononcé sur le seuil de la collégiale de Dôle, par le général Bouscat, inspecteur général de l'Armée de l'Air, le 26 février, pour les derniers honneurs :

« Vous alliez de victoires en victoires, votre visage illuminé de ce regard clair et profond où toujours brillait la sérénité la plus limpide. Et ce regard de pure spiritualité, ce regard magnétique était celui du chef le plus admiré et le plus aimé, qui entraînait dans le vent de son hélice tous ses équipages. Chef, vous l'étiez par l'exemple, mais vous l'étiez plus encore par l'ascendant d'une âme exceptionnelle dont le rayonnement était une véritable conquête... Marin La Meslée, je ne salue pas en vous un mort. Rien ne peut mourir de ce qui demeure de vous parmi nous. L'aviation française est marquée à jamais de votre empreinte. Aussi bien, sentons-nous le besoin, nous qui vivons loin de la terre, d'être guidés dans le ciel par des phares bâtis sur des sommets inaccessibles. L'autre guerre nous a donné Guynemer. L'entre-deux guerres vit grandir et mourir Mermoz. Cette guerre-ci restera éclairée pour toujours de votre lumineuse figure, Marin La Meslée, pur et grand soldat de l'Air. »

Voilà donc un nom à retenir dans les annales françaises de l'héroïsme militaire. Nous n'avons pas de peine à croire que ce grand soldat était aussi un grand chrétien.

Dans la *Vie intellectuelle* de mai 1948, je voudrais signaler très brièvement l'intéressant dialogue entre Paul Claudel, Jean Steinmann et Henri-Irénée Marrou, sur les divers sens de l'Ecriture-Sainte. Les spécialistes de l'étude de la Bible auront, sans doute, bien des réserves à faire, et certainement justifiées, sur les idées émises dans ces articles. Cependant nous aussi, les profanes, je veux dire les non-spécialistes, nous avons le droit et le devoir de lire la Bible, de nous en nourrir, d'en vivre, d'en être enflammés et vivifiés. Les trois plaidoyers que l'on nous donne ici, s'ils sont trop personnels, sont cependant habiles et vigoureux. Paul Claudel se résume dans une phrase qu'il voudrait rendre

[3] C'est évidemment par distraction que l'article dit 35 ans. La Meslée était né en 1912.

dure, où il dénonce

« la timidité, l'étroitesse et la sécheresse d'esprit de la plupart des spécialistes, qui ont à s'occuper de la Bible, et dont la misérable jugeotte est effrayée par tant de sublimité parfois ardue. Quelle tristesse de les voir partout recommencer à leur manière le travail de saint Jean-Baptiste et s'acharner, au prix d'une fatigue improbe, à transformer les aspérités en platitudes. »

Ce dernier trait, bien claudélien, n'est-il pas surtout un aveu d'incompétence ? Il mériterait en tous cas, de devenir classique, comme exemple (à ne pas imiter) de sens accommodatice !

Dans ses conclusions, M. H.-I. Marrou fait appel à l'usage immémorial de l'Eglise, dans sa liturgie.

« Pourquoi dès lors, conclut-il, s'étonner, s'inquiéter de l'usage spirituel que, en toute prudence et humilité, la piété chrétienne, fidèle à une tradition constante, ose faire du texte que l'Eglise propose à sa vénération ? L'arbre est justifié par ses fruits : puisque, chez tant d'âmes, s'en trouvent vivifiés l'amour de Dieu et l'amour du prochain, comment douter qu'il y ait là une méthode légitime, bonne et sainte ? »

Que faut-il retenir de cet échange d'idées au sujet de l'usage chrétien de la Bible ? Il faut tout d'abord, avec Pie XII dans l'Encyclique *Divino Afflante Spiritu*, maintenir que *le seul vrai sens* de la Bible *est le sens littéral ;* que pour l'établir avec sûreté il faut réunir un ensemble de connaissances que seuls les spécialistes peuvent posséder ; en outre, que *sur la base du sens littéral*, la méditation pieuse du chrétien, imitant l'exemple donné par la liturgie, peut édifier les constructions somptueuses de l'application spirituelle, pour lesquelles il sera permis de faire appel (mais très sobrement et jamais en allant à l'encontre du sens littéral) au sens accommodatice. La Bible offre ainsi ses richesses à tous les chrétiens ; et ceux qui en profitent le mieux sont ceux dont elle éclaire la foi, affermit les espérances et enflamme davantage la pure charité.

Dans un domaine tout différent, celui de la littérature pure, signalons encore les articles d'André Gavoty, dans *La Revue* des 1er et 15 mai, sur *Le Secret d'Atala*. Ceux que de telles recherches intéressent, apprendront avec plaisir que le modèle d'Atala, dont les amours ont fait couler tant de larmes, fut non pas, comme Chateaubriand voulait le faire croire, une « sauvagesse » rencontrée en Amérique, mais tout simplement la vicomtesse du Belloy, que l'écrivain connut à Londres seulement au printemps de 1797, et avec laquelle il noua une intrigue des plus passionnées comme il convenait à son tempérament. Chose curieuse, le mystère a été éclairci, par hasard, à la suite de la découverte dans un grenier de Champlâtreux, lors des bombardements de la dernière guerre, d'un manuscrit des *Mémoires* du comte Molé, dont Champlâtreux fut la résidence favorite.

Dans ces Mémoires, Molé raconte la liaison tumultueuse de la vicomtesse avec Malouet et avec Chateaubriand. L'épisode d'Atala est sorti de là, mais avec tous les travestissements que la magie de l'art sait apporter à de telles aventures sentimentales.

Et je termine cette Causerie, en signalant, comme je l'avais promis, la publication des conférences de M. le chanoine J. Leflon sur *L'Eglise de France et la Révolution de 1848* (Bloud et Gay, 120 fr.). C'est vivant, documenté, instructif.

Parmi les pages les plus palpitantes du livre, nous signalerons celles du ch. IV, consacrées aux Journées de juin et à la mort de Mgr Affre. De l'héroïque évêque, on a célébré, ces jours derniers la mémoire avec éclat. M. Leflon raconte à son tour, à sa manière sobre et précise, le sacrifice de l'archevêque. Il cite ses dernières paroles, si chrétiennes, si pastorales :

« Mon Dieu, acceptez ma vie en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang ! Ma vie est peu de chose : prenez-la ! Je mourrai content si mon sacrifice met fin à la guerre civile. Dites aux ouvriers de déposer les armes ! On ne les abandonnera pas ; on leur accordera tous les pardons. Que mon sang soit le dernier versé ! Ne vantez pas mon dévouement, ajouta-t-il avec modestie. Je crains qu'on ne l'exalte trop après ma mort. Dites bien à tous que j'ai simplement rempli mon devoir. Le bon pasteur doit mourir pour son troupeau. »

Mais sur cette mort, demeure un mystère. Qui a tiré sur lui ? M. Leflon énumère les diverses hypothèses qui ont été faites. Aucune ne s'impose. Il reste acquis seulement que le crime fut le fait d'un isolé. Les insurgés le réprouvèrent. Les ouvriers montrèrent à l'archevêque leur respect et témoignèrent de leur affection, par les soins qu'ils lui prodiguèrent après l'attentat.

Le ch. V et dernier de l'ouvrage, traite du ralliement du clergé et de l'Eglise de France au prince Napoléon.

Ce ralliement a eu, pour l'Eglise et pour le pays de graves conséquences. La responsabilité principale, bien qu'il s'en soit repenti dans la suite, en revint au comte de Montalembert.

Ce que M. Leflon fait remarquer avec beaucoup de justesse, c'est que le mouvement presque général qui jeta la France dans les bras du prince-président, et qui entraîna le clergé, ce ne fut pas un anticommunisme comme nous le concevons de nos jours. Le péril communiste apparut alors « tout simplement comme le retour de 1793 ». Les adversaires des lois sociales eurent beau jeu à agiter le spectre des jacobins en bonnet rouge et en carmagnole, l'épouvantail des piques, du Tribunal révolutionnaire, de la guillotine et des échafauds. Dans les campagnes, on rappela le souvenir cuisant des réquisitions et du « maximum ». Les catholiques évoquaient les « massacres de septembre ». On comprend dans ces conditions, et en face de cette inconnue que représentait l'âme populaire, livrée à des agitateurs tels que Blanqui, Barbès, Louis Blanc, etc., les perplexités de Montalembert, de Falloux, Dupanloup, Veuillot. La conclusion de M. Leflon nous paraît la plus sage et la plus modérée :

« Il s'agit moins de les juger avec rigueur que d'utiliser leurs pénibles expériences. Eclairés par cent ans d'histoire, guidés par les enseignements lumineux de Léon XIII, de Pie XI, de Pie XII, nous commettrions une erreur plus impardonnable si, nous méprenant sur la véritable nature de l'ordre chrétien, nous sacrifions, comme eux, le social au politique et les espoirs lointains d'un meilleur avenir à l'immédiate et fausse sécurité du présent. *Historia magistra vitæ.* »

C'est sur ces lignes que se clôt ce volume, modeste de dimensions, mais pleins de leçons utiles.

L. Cristiani.

L'AMI DU CLERGÉ ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

R. P. COULET, S. J. — **La vie est-elle absurde ?** — In-12 de 222 p., 150 f. — Paris, Spes.

Ces cinq nouvelles conférences de Carême, données par le P. Coulet à Bordeaux en 1948, ont pour objet un problème particulièrement actuel : le sens de la vie : est-elle absurde, comme certains le prétendent avec peut-être plus de snobisme que de conviction ?

On connaît la réponse affirmative que lui donne l'existentialisme. Ce dernier, au fond, reprend à son compte les vieilles objections tirées de la présence du mal dans le monde, en y ajoutant l'athéisme comme principe essentiel. L'auteur consacre une conférence à exposer cette théorie, dont il démontre, dans une seconde, la fausseté : l'absurdisme, à son tour, devient absurde tant dans ses postulats que dans ses conséquences. Le terrain ainsi déblayé, il expose avec ampleur la solution chrétienne: la vie est digne d'être vécue dans la mesure où la liberté humaine s'oriente vers Dieu. L'optimisme est donc légitime, à condition de ne pas limiter ici-bas la destinée de l'homme et de ne voir dans l'existence terrestre qu'une préparation au bonheur de l'éternité.

La question est traitée avec toute la sérénité qui convient à la chaire chrétienne avec une clarté qui en résume l'essentiel dans quelques notions accessibles à tous, avec un souci d'équité qui reconnaît, chemin faisant, les parcelles de vérité que renferme la théorie adverse. Le style, par son caractère uniformément abstrait, s'apparente à celui de la dissertation plus qu'à celui de la conférence.

Gonzague TRUC. — **Education des princes.** — In-16 de 233 p., 220 f. — Edit. Fontenelle, Abbaye de St-Wandrille (Seine-Inférieure), 1948.

Livre très agréable. M. G Truc passe en revue un certain nombre d'éducations de princes, les unes fort négligées : celles de Louis XIII et de Louis XIV, les autres particulièrement soignées : celle du Grand Dauphin par Bossuet, celle du duc de Bourgogne, par Fénelon. D'autres, très brillantes, telles que celle du prince de Condé, élève des jésuites de Bourges, ou tout à fait suspecte, telle que celle du Régent par Dubois. Cela lui donne occasion de présenter sur l'éducation en général des vues intéressantes et appuyées sur les faits. On devine que les chapitres principaux, dans ce livre sont ceux qui sont consacrés à Bossuet précepteur et à Fénelon. Et en effet, l'auteur s'étend avec complaisance sur ces deux thèses, où les documents abondent et où l'on fréquente les plus hauts génies de notre littérature. Il conclut qu'avec des nuances on peut dire que Bossuet s'adressait davantage à la raison et Fénelon davantage au sentiment. Les chapitres sur l'éducation de Louis XV et de Louis XVI terminent fort bien le volume, qui est de ceux auxquels on souhaite beaucoup de lecteurs.

L'auteur a utilisé, outre les ouvrages connus de tout le monde, les *mémoires* des valets de chambre des princes ou de leurs médecins. De là, de nombreuses citations, toujours suggestives et souvent curieuses. Bornons-nous ici à ce bulletin concernant l'élève Louis de Bourbon, duc d'Enghien, au collège des jésuites de Bourges : « Instruit. Esprit et caractère formés où domine une piété digne d'un prince chrétien ; il en est tellement imbu qu'elle épanouit en lui les plus brillantes vertus. Débuts d'un heureux augure, qui promettent par la suite des prodiges. Son âge tendre, et sa culture avancée, les solides fondements de ses progrès feront de lui, au jour où il sera homme, le plus plus puissant soutien de la religion et du royaume. De tous les devoirs du chrétien, il n'en est aucun dont cet enfant modèle n'ait pratiqué l'entier accomplissement et au-delà : assiduité aux sermons, fréquentation de la Sainte-Table, dévotion à la Sainte-Vierge, prière du matin et examen de conscience du soir, sont pour lui des obligations sacrées. Il s'en acquitte dans la vie publique et privée, devant les siens et devant ses concitoyens. »

Et l'auteur de conclure : « Bossuet ne dira pas autre chose, s'il le dira à sa manière, devant un cercueil. »

1. — G. THILS et J. LALOUP. — **Jeunesse et sacerdoce.** — In-12 de 246 p., 350 f. — Paris, Desclée de Brouwer, 1948. — 2. Mgr E. BEAUPIN. — **Votre Séminaire. T. I.** — In-12 de 308 p., 240 f. — Paris, Bloud et Gay, 1947.

I. — Un théologien et un éducateur ont collaboré à la rédaction de ce livre. Ils supposent un jeune homme qui, arrivé vers la fin de ses études secondaires, se demande vers quel idéal il va orienter sa vie. Et ils lui proposent le sacerdoce, non pas sous les couleurs riantes qui risquent d'en déformer les réalités, mais tel qu'il est.

Tel qu'il est, c'est d'abord tel qu'il a été institué par Jésus et établi par les Apôtres. C'est aussi tel qu'il se présente concrètement à une âme jeune sous la forme d'une « vocation », dont la nécessité et la nature sont fort bien présentées. Vient ensuite une description de la vie au Séminaire, des études qu'on y fait, de la formation spirituelle et apostolique qu'on y reçoit, des ordinations qui en distinguent les étapes. Deux chapitres montrent ce qu'est la vie réelle du jeune prêtre soit dans l'enseignement (secondaire surtout) soit dans le vicariat. L'ouvrage se termine par une vue d'ensemble sur les résultats du dévouement sacerdotal depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Plus d'un trait et quelques expressions rappellent que ce livre a été écrit pour de jeunes Belges ; mais le fonds des idées et des développements garde une portée universelle. Nos confrères ne se contenteront pas de le propager dans leurs milieux de jeunesse ; ils pourront le lire avec profit, soit pour savoir comment il convient de présenter à des âmes généreuses l'idéal sacerdotal, soit même pour mettre au point leurs propres sentiments et leur apostolat de professeur et de vicaire en méditant les quelque cinquante pages consacrées à ce sujet.

II. — « Replié » dans le diocèse de Cahors de 1940 à 1945, y ayant exercé son ministère dans un Petit Séminaire, Mgr Beaupin a utilisé pour composer son ouvrage les notes prises en vue des instructions, retraites, méditations dans lesquelles il s'adressait aux élèves des cours supérieurs. Son but était de les aider à bien vivre en étudiants chrétiens, soit qu'ils doivent, ou non, entrer au Grand Séminaire.

La 1re partie de l'ouvrage est directement religieuse ; l'auteur y situe la vocation sacerdotale sur le terrain solide du décalogue, de la morale chrétienne, de la médiation du Christ prêtre qui offre à d'autres hommes de participer à son sacerdoce. La 2e partie insiste sur le devoir d'état tel qu'il s'impose à des séminaristes et traite de l'étude. Un second volume (non encore paru) montrera l'importance de la discipline et la piété pour un séminariste.

Le ton général de ces entretiens est assez élevé. Ils restent pourtant accessibles à des étudiants de première ou de seconde, grâce aux divisions bien claires, aux citations nombreuses et surtout grâce au contact avec le réel qui a accompagné et inspiré leur rédaction.

Nous pouvons donc recommander ce livre à l'attention toute spéciale de ceux de nos confrères qui ont à exercer le saint ministère dans des milieux analogues à ceux qui ont bénéficié du savoir de l'expérience et de la piété de celui qui fit tant de bien à des âmes juvéniles en écrivant jadis le volume intitulé « Pour être apôtre ».

Vitus (Guy) de Broglie, S. J. — De fine ultimo humanæ vitæ. *Tractatus theologicus.* — *Pars I, positiva.* — In-8 de 300 p. — Paris, Beauchesne, 1948.

Le R. P. de Broglie fait ici une synthèse à laquelle ne nous ont pas habitués les manuels classiques de théologie : l'élévation de l'homme à la vie surnaturelle, l'influence du désir de la fin dernière sur les actes humains, la vision béatifique et la résurrection des corps, toutes ces vérités sont étudiées ici d'après l'objet formel qui les unit : la fin dernière de la vie humaine. De plus l'auteur observe fort exactement que la doctrine de la fin dernière a pu être considérée sous deux aspects, relevant l'un de l'éthique naturelle, l'autre, de la foi : d'où fréquemment, chez les auteurs, une double étude parallèle, se substituant à l'étude unique consacrée par S. Thomas dans la *Somme* à un unique objet, qu'éclaire simultanément la lumière de la raison et celle de la foi.

Le traité *De fine ultimo* comprendra deux parties : la première — celle que l'on présente aujourd'hui — principalement positive et historique ; la seconde, systématique et scolastique. Cette 1re partie expose donc la doctrine de l'Ecriture, celle des premiers écrivains ecclésiastiques, les erreurs écloses au cours des siècles et les documents du magistère.

Après un bref examen des solutions apportées au problème de la fin dernière et de la moralité par les philosophes anciens et modernes, le P. de B. aborde la doctrine des Ecritures. L'A. T. laisse entrevoir un juste jugement de Dieu récompensant d'une béatitude supérieure l'exercice des vertus. Le N. T. est plus explicite. Déjà les Synoptiques proposent aux hommes vertueux une participation au règne final du Christ avec la résurrection de leurs corps. En S. Paul, cette participation s'affirme comme une possession de biens célestes, parfaite union avec le Christ glorifié. S. Jean apporte la perfection dernière : il s'agit, pour les enfants de Dieu, d'une vie éternelle, commencée ici-bas dans une union avec Dieu et le Christ, et consommée dans l'autre vie par la vision de Dieu et la résurrection des corps.

Parmi les Pères, S. Augustin a formulé la doctrine la plus cohérente et a exercé sur la théologie postérieure une influence considérable. Pour Augustin, seuls doivent être réputés vertueux les actes qui nous font tendre, sous l'influence de la charité, à l'union définitive à Dieu dans la vision bienheureuse. C'est alors que, selon la conception augustinienne de la liberté, la volonté sera pleinement libre, parce qu'elle jouira, sans contrainte, du bien répondant à son désir. Cette assertion permet au P. de B. d'exposer la doctrine de S. Augustin sur la nature de la liberté, l'essence de la charité et la nécessité de la grâce.

Quelles erreurs se sont opposées à la doctrine catholique de la fin dernière ? Tout d'abord celles qui méconnaissent l'idée exacte de la vision béatifique ; celle-ci ne saurait être compréhensive et, tout en atteignant Dieu en lui-même, admet des inégalités selon les degrés divers des mérites des élus. Mais l'auteur insiste surtout sur les erreurs qui s'opposent au caractère strictement surnaturel de la vision béatifique. Et, à leur occasion, il précise longuement, et avec un souci des nuances poussé à l'extrême, les notions de la nature et du naturel, des exigences de la nature, du surnaturel (distinguant avec raison la notion préscolastique, relative à l'être, et la notion proprement scolastique, relative à l'opération) et de ses divers genres, de la spéciale gratuité des dons surnaturels ; toutes notions qui, au cours des âges, ont été soumises à un véritable progrès, non seulement philosophico-théologique, mais encore dogmatique. Trois propositions résument ici la pensée de l'auteur : 1o Parce que les dons surnaturels surpassent les exigences ontologiques de la Nature, ils manifestent spécialement la liberté divine ; 2o En raison de cette manifestation spéciale de la divine liberté, ils manifestent spécialement une bienveillance gratuite de Dieu ; 3o Enfin, manifestant cette bienveillance gratuite, ils doivent être comptés parmi les bienfaits spéciaux de Dieu (grâces) (p. 157).

Cette étude du « surnaturel » forme, on peut dire, la structure fondamentale de tout le traité. Elle permet de discerner, dans les opinions qui, de près ou de loin, tendraient à minimiser le caractère surnaturel de la vision béatifique, ce qui est erreur, sentiment improbable ou, plus simplement terminologie défectueuse. Trois questions annexes intéressent ici les théologiens : l'exigence de la vocation de l'homme innocent à la vision divine, selon la doctrine des Augustiniens et des disciples de Gilles de Rome ; la part de vérité qu'il faut concéder aux Augustiniens et qu'on retrouve même dans les erreurs des baïanistes, des jansénistes et des modernistes ; enfin la possibilité de l'état de nature pure en regard du caractère surnaturel de la vision béatifique.

La réfutation de l'ontologisme amène le P. de Broglie à préciser sa position en face de celle de son confrère le P. Descoqs. Il s'agit moins de l'opinion vraiment singulière de ce dernier (affirmant qu'une certaine vision de l'essence divine, excluant la perception de la Trinité est la fin naturelle de l'homme) que de la divergence des deux théologiens, relativement à l'aptitude naturelle de l'homme à une vocation surnaturelle aboutissant à la vision béatifique. Cette aptitude peut-elle être démontrée par la raison ? Le P. de B. dit : oui ; le P. Descoqs disait non. Nous ne reviendrons pas ici sur cette polémique, dont un des avantages est de montrer la très grande liberté laissée par la Compagnie de Jésus à ses membres sur la plupart des problèmes cependant fondamentaux de la théologie (voir *Ami*, 1938, p. 562-563).

Dans la dernière partie : la résurrection des corps, l'auteur nous semble un peu sévère (dans l'appendice V) pour l'explication proposée par Billot en vue d'expliquer l'identité numérique du corps ressuscité. « L'explication ne peut être proposée en sécurité que pour ceux qui admettent les principes de la philosophie thomiste. » Soit, et cela prouverait que seuls ces principes sont capables de bien expliquer le dogme. Signalons simplement les titres des appendices : I. Notion augustinienne de « nature ». II. S. Augustin a-t-il admis ou nié que l'homme originellement a pu n'être pas destiné à la divine vision ? III. S. Thomas et les anciens scolastiques ont-ils pensé que les créatures spirituelles étaient nécessairement appelées à la vision béatifique (l'auteur y étudie *Surnaturel* du P. de Lubac). IV. Est-il permis d'affirmer que la vocation de l'homme à l'ordre surnaturel est un objet de la philosophie, entendue en un sens moderne et plus large (c'est la question de l'apologétique de l'immanence). V. Quelles opinions peuvent être tolérées concernant le fondement métaphysique de l'identité du corps mortel et du corps ressuscité. Enfin un appendice VI fort curieux : Peut-on attribuer aux corps ressuscités des fonctions végétatives ?

Des ouvrages comme le *De fine ultimo* du P. Guy de Broglie font grand honneur à la théologie qui cherche à maintenir la doctrine traditionnelle en l'adaptant aux exigences nouvelles. *Nova et vetera.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 junii 1948

Eug. Lindecker, *Vic. gén.*

Le gérant : A. Bordet

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

G. Combès. — **Le chanoine Germain Périé (1880-1946).** — **In-8 de 96 p. — Albi, Etablissement du Bon-Sauveur.**

Après ses études cléricales, l'abbé Périé fut successivement professeur de sixième au collège de Bressuire (Deux-Sèvres) et vicaire à Poitiers. Originaire du diocèse d'Albi, il en demeure ainsi éloigné durant neuf années, par la volonté de ses supérieurs, qui envoyaient au dehors leur excédent de prêtres. En 1913, il y rentra pour devenir aumônier du Bon Pasteur d'Albi, fonction délicate, car elle comportait la direction des religieuses, la formation religieuse et morale d'un grand nombre de jeunes filles au pensionnat et au juvénat, l'apostolat auprès d'un millier d'aliénés et l'éducation des sourds-muets.

Trois aumôniers n'étaient pas de trop en face de cette lourde tâche. M. Périé se voua spécialement aux sourds-muets. Il apprit leur langage pour pouvoir leur enseigner le catéchisme et les former à la piété. Il s'y dépensa pendant plus de trente ans, jusqu'à l'heure où la mort vint le frapper en pleine activité. Il fit de son travail une prière continue. Cette existence voué tout entière à la charité méritait de ne pas rester dans l'oubli.

Jeanne Dannemarie. — Mère et fils : Monique et Augustin. — In-12 de 186 p., 150 f. — Paris, Editions familiales de France, 1948.

Les éditeurs se sont donné pour tâche de faire l'éducation sentimentale chrétiennement comprise de la famille française. Ils ont choisi l'histoire des rapports de Ste Monique et de S. Augustin comme un cas typique, historiquement bien connu par document authentique, psychologiquement interprété par l'une des âmes les plus hautes de l'humanité entière, de l'amour qui unit une mère à son fils et qui, fondé sur la chair et le sang, s'épanouit finalement en plein surnaturel.

L'auteur est entrée dans ces vues. Elle utilise sans cesse les données et les textes des *Confessions* ; elle les commente grâce surtout aux divinations d'un cœur féminin. Les érudits n'ont que faire de ce livre ; ils pourront en discuter quelques détails (par exemple le résumé trop sec de la célèbre « vision d'Ostie ») ; mais ils le trouveront suffisamment exact pour en conseiller sans hésiter la lecture dans les milieux familiaux auxquels il est destiné.

AEROTHERME "ETNA"

Ets GUIGUET, Chalon-sur-Saône

CHAUFFEZ VOTRE EGLISE OU SALLE D'ŒUVRES
AVEC LE MINIMUM DE COMBUSTIBLE

Plus de 400 références

DESCLEE ET Cie, EDITEURS
Société de St Jean l'Evangéliste — 30, rue St-Sulpice - PARIS (VIe)

SECTION LITURGIE, PIÉTÉ, LIVRES SAINTS

NOUVEAUTES ET REIMPRESSIONS

No 28, **Breviarum Romanum,** 4 vol. in-18 (16,5 × 10), nouvelle édition contenant **la récente traduction des psaumes dans tout l'ouvrage.**
No 609, DUBOSQ R. : **« Mes Retraites avant les Etapes », 4** vol.
No 611, du même auteur : **La Source du Sacerdoce.**
No 588, III. A. DUBOSQ R. : **La Dédicace des Eglises,** édition complète.
B. » » » » abrégée.
No 588, IV. » **La Dédicace des Cloches,**
No 48 : *La confirmation administrée par un simple prêtre.* Texte en rouge et noir sur carton bordé toile, 18 × 25 cent.
No 573, COLOMB J., P. S. S. : **« Aux Sources du Catéchisme ».** Histoire Sainte et Liturgie, 3 vol. :
I. Au Temps de l'Avent : *La Promesse.*
II. De Noël à Pâques : *La vie de Jésus.*
III. De Pâques à l'Avent : *le Christ Glorieux et l'Histoire de l'Eglise*
No 529, A. TRICOT : **La vie de N.-S. J.-C.,** d'après les 4 Evangiles.
No 530, A. TRICOT : **L'Eglise Naissante de l'an 30 à l'an 100.** Actes des Apôtres, Apocalypse.
No 640, RANSON G. : **L'Oraison du Séminariste et du Prêtre.** Méditations, 2 volumes.
No 520, Mgr WEBER, J. J. : **Le Livre de Job et l'Ecclésiaste.** Texte et commentaires.
No 420, ROUPAIN S. : **Sur les Pas de Jésus.** 6 volumes.
No 120 : **Missel des Fidèles latin-français,** contenant la messe de chaque jour. Impression en grands caractères. 2 vol. in-18 (16 1/2 × 10 cm.).
Tome I : de l'Avent à Pâques, 1720 pages.
Tome II : de Pâques à l'Avent, 1740 pages.

Rappel

No 126 : **Missel Vespéral latin-français,** contenant la messe de chaque jour. Nouvelle édition 1946. Très complet, 1 vol. in-32 (13 1/2 × 8 cm.), 1.696 p. Relié toile noire, tranche rouge......... 530 fr
Prix supérieurs variables suivant reliure.
No 565 : **La Sainte Bible,** trad. Crampon, éd. brochée.

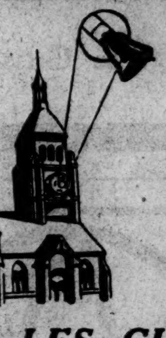
Envoi gratuit sur demande de nos catalogues et tarifs : *Liturgie, Piété, Théologie, Philosophie, Chant Grégorien, Somme de Saint-Thomas, Revue des Jeunes, Vie Spirituelle.*

LOURDES - Hôtel-Villa SOULAGNET
22, av. de Pau, à 5 min. des Sanct., mais. recom., cuis. soig., jard., gar.

MAGASIN ST. CYPRIEN
LOURDES, 20, Bd. de la Grotte
Tous objets de piété
Articles souvenir
Le meilleur accueil vous sera réservé lors de votre pèlerinage.
Grand choix à des prix très raisonnables.
Même Maison : 12, rue du Vieux-Colombier, PARIS (6e).

La vieille marque fondée en 1875
HARMONIUMS « RICHARD »
ETREPAGNY (Eure)
est heureuse d'informer sa fidèle clientèle qu'elle reprend sa fabrication si estimée d'avant-guerre. Son passé vous garantira : *qualité, solidité et honnêteté.*
Consultez la Fabrique et marchands régionaux vendant la marque « Richard ». — Pour le Sud-Est : Jean GRANGE, 5, rue Jean-Carriès, LYON. — F. 41-52.

FONDERIE DE CLOCHES DE PARIS - BAGNOLET
BLANCHET et Cie



57, Av. Gambetta
BAGNOLET
(Seine)
FOND
ACCORDE
REPARE
ELECTRIFIE
LES CLOCHES
de toutes dimensions

Librairie d'Argences. MELUN.
ACHETE bibliothèques et lots de beaux ou bons livres.

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)